

la distance critique entre nous et notre passé, entre le vieux et le moderne, souvent nouveau¹⁷.

Évidée de la capacité de communiquer, la conservation se réduit à une langue morte, accessible seulement aux spécialistes qui possèdent les clés pour la déchiffrer. S'il est vrai que la valeur d'un bien historique n'existe pas dans la nature, ni ne peut être imposée par décret, étant le résultat d'un jugement et d'un sentiment enraciné dans la société, alors il ne faut pas se surprendre ensuite des faillites de la conservation et de la violation du patrimoine historique contre lequel nous nous battons depuis des années avec des résultats souvent décevants. Pour rendre la protection plus efficace, il faut restituer un langage vivant et compréhensible au monde des mémoires collectives. Dans cette perspective, le « milieu bâti » devra devenir une *mère de scènes et de récits*, en mesure d'« évoquer » les nombreuses significations sédimentées dans les pierres et dans les espaces qui nous ont été transmis durant des siècles de transformations.

Il ne s'agit pas seulement de rendre explicite toute la charge informative qui se cache dans les traces d'un parcours ancien et dans les ruines d'édifications lointaines ; ni seulement d'organiser en système l'ensemble des pièces qui semblent aujourd'hui incompréhensibles, précisément parce qu'elles sont coupées de leur propre contexte originaire. Assumer la préexistence comme source de narration et d'apprentissage collectif peut pousser à réinventer les aménagements perdus, en les repropoant dans un nouveau contexte qui en exalte la valeur de permanence.

De ce point de vue, l'œuvre d'un sculpteur comme Burri, qui a littéralement réinventé la ville à Gibellina détruite par un tremblement de terre en l'ensevelissant sous une couverture de béton blanc. Ici, la rencontre d'un artiste avec une communauté écartée de son propre milieu et toutefois encore solidement ancrée à son propre passé a mené à une surprenante innovation dans la culture de la conservation. Entre la reconstruction philologique et la muséification des ruines, on a choisi une troisième voie : de reproduire le passé en en réinventant la forme et en l'enrichissant de nouvelles significations. Puisque le projet de Burri semble tirer son inspiration la plus profonde pas tellement des formes autobiographiques prévues (l'utilisation de la lézarde et son exaspération dimensionnelle vers un ordre géant à l'échelle du paysage entier), que de la réinterprétation intelligente des données structurales d'une catastrophe : les débris, les plissements de la terre, les errements hallucinés des gens, la pierre sur les corps et les maisons ensevelies.

¹⁷ C. Norberg-Schultz, *Il linguaggio della memoria*, in : AA.VV., *Architettura, monumento e memoria*, Arsenale, Venezia, 1987. Cfr aussi A. Carandini, *Storie della terra*, De Donato, Bari, 1981.

Ainsi la lézarde s'étend avec toute son poids sur le plan de la campagne, dévorant les débris sous une couverture de béton blanc à hauteur d'homme, fissurée selon les tracés des rues préexistantes et selon les fissures qui se sont formées spontanément par l'assèchement de la matière. Les fissures deviennent des parcours piétons et, à travers de ceux-ci, les gens peuvent arriver là où existait l'église, la place, les lieux connus.

Labyrinthes de la mémoire, figurations d'événements bouleversants, réinvocations d'ensevelissements traumatiques de villes anciennes : ces significations et d'autres peuvent être retracées dans une narration du passé qui est aussi une courageuse affirmation d'une volonté de projet décomplexée à l'égard de la conservation.

4. *Les nouveaux usages de la mémoire : la substitution du nouveau*

Si, à travers la nouvelle archéologie et l'œuvre des artistes comme Burri, on a commencé à regarder la mémoire comme la mère des récits des lieux, à travers l'urbanisme le plus avancé, on a commencé à explorer les nouvelles significations des mémoires et leur différents usages à l'intérieur la conception des projets.

Les approches les plus fertiles ne semblent pas être celles — d'ailleurs désormais prévues — du *ripristino* des aménagements anciens disparus ou de leur restitution mimétique ; encore moins celles que Gregotti critique comme nihiliste, parce qu'elles sont fondées sur l'idolâtrie de l'existant connu comme l'unique aménagement reconstructible¹⁸. Du reste, les manipulations provocatrices à la Bofill, qui reproduisent des architectures classiques en les bouleversant avec l'usage de technologies modernes et d'éléments constructifs traditionnels hors d'échelles, n'apparaissent pas non plus généralisables.

Les expériences d'un grand intérêt semblent plutôt être celles qui travaillent sur la notion de temps et de ses rapports avec le lieu, et qui assument la « mémoire » comme « matériel indispensable » pour comprendre le sens de l'existant et pour en guider les transformations de manière compatible avec les règles reconnues comme spécifiques du lieu.

Le banc d'essai de cette nouvelle attitude du projet sont les thèmes toujours plus fréquents de la réorganisation des aires d'installations anciennes, comme la zone des forums impériaux à Rome (les projets d'Aymonino et de Panella) et plus encore de villes historiques comme Sienne (le plan exemplaire de Secchi). Mais c'est aussi le thème de la requalification des banlieues qui devient le véritable enjeu de l'urbanisme contemporain, appelé à inspirer les conditions de qualité et de valeur urbaine à des tissus construits sans aucune attention aux caractères propres au lieu et à son histoire.

¹⁸ V. Gregotti, « *Conservazioni* », in *Casabella*, n. 565, 1990.

C'est surtout Naples, aujourd'hui le laboratoire le plus avancé pour les politiques de récupération des banlieues, qui a ouvert la voie à une organisation du projet attentive aux anciens aménagements et aux règles qui les ont formés. Ici, la découverte du type à cour de dérivation romaine et de sa dynamique évolutive, liée à l'orientation solaire et aux modes de fermeture de l'espace ouvert des cours, est le point de départ d'un processus d'élaboration du projet qui, de manière cohérente avec les intentions de Caniggia, veut fonder la construction du nouveau sur la découverte des antécédents. Dans une certaine mesure, les hameaux, témoignages du passage d'une structure rurale d'établissement à une structure urbaine à travers les processus caractéristiques d'« insulisation » et de « tabernisation », ont effectivement fourni les règles pour la conception des projets d'intervention, de substitution et de complètement morphologique¹⁹. Mais justement, cette expérience de Naples montre que de considérer l'histoire mère des transformations possibles n'est pas suffisant pour garantir la qualité des résultats de la requalification. Ici les documents du passé, les hameaux, restitués à une nouvelle vie avec aussi l'incorporation de nouvelles fonctions, ne semblent pas en mesure de refléter des effets appréciables sur l'intérieur fortement dégradé des périphéries modernes légales et abusives ; au contraire, privés d'un dessein reconnaissable de reconnexion réciproque qui en restitue le sens originaire de système bâti diffus, ils semblent aujourd'hui suffoquer sous l'immense poids de la ville qui les entoure.

À Rome aussi, la récupération des périphéries a fourni l'occasion d'expérimenter de nouveaux usages des mémoires. Les formes à travers lesquelles s'expriment l'intérêt renouvelé sont multiples et aussi profondément différentes entre elles. Pour quelques architectes, une notion que nous pourrions définir de « mémoire de la ville » joue un rôle central. Le projet a tendance à réélaborer les idées et les techniques qui ont informé de soi la construction de la ville ancienne, avant même que les témoignages physiques singuliers. Ainsi par exemple, le projet du groupe Portoghesi pour un nouveau quartier PEEP à Gregna évoque explicitement le caractère polycentrique et dynamique des perspectives axiales propres à la ville sixtine reconnue comme *genius loci* auquel même le moderne doit s'uniformiser²⁰.

Pour d'autres la référence à des qualités particulières du lieu devient plus pressante et entraîne une manière différente de traiter les mémoires. Non plus seulement des occasions de conservation, dont la valeur est de documenter les usages du passé, plutôt un lieu d'apprentissage et de découverte des antécédents par rapport auxquels localiser et mesurer le nouveau, formé selon ses règles

¹⁹ P. Rovigati, *Il caso Napoli*, in A. Clementi ; F. Perego, *Eupolis, la riqualificazione delle città in Europa*, Laterza, Roma-Bari, 1990.

²⁰ Projet publié dans AA.VV., « Il secondo PEEP di Roma », in *Quaderni USPRG*, n. 12, Roma 1985.

propres qui répliquent d'ailleurs, où cela est possible, celles reconnues comme caractéristiques de l'identité spécifique du site.

Ainsi le projet du groupe Dardi d'un nouveau quartier PEEP à Vermicino-Tor Vergata fonde ses propres règles d'implantation sur les structures de permanence des tracés de voies romaines et des hameaux médiévaux²¹. De la même manière, le plan de récupération d'un établissement abusif à Acilia cherche à restituer une compréhensibilité aux fragments et traces de systèmes anciens d'organisation de l'espace qui affleurent aujourd'hui, parfois de manière inattendue, à l'intérieur du quartier. Ici aussi, le système des lieux du projet réplique les tracés de permanence de l'histoire et les tracés de conformation qui ont déterminé les aménagements bâtis actuels ; et la réévocation d'un parcours ancien de grande pertinence dans le passé devient l'occasion d'introduire un cours urbain qui réarticule²² les hiérarchies fonctionnelles et figuratives internes de l'établissement existant.

Des formes de réévaluation de la mémoire assez différentes, toutefois toutes symptomatiques d'une tendance commune : instituer le sens de l'identité des lieux sur un rapport retrouvé avec le passé, peu importe s'il est évoqué de manière allusive et symbolique ou comme règle pour conformer le présent de manière cohérente avec les structures profondes qui en sont les fondements.

C'est véritablement cet enseignement qui semble provenir des expériences plus avancées en cours dans les lieux de l'archéologie urbaine et dans les périphéries à requalifier ; *les signes de la mémoire et de la nature peuvent devenir les systèmes directeurs* qui instituent la juste échelle à laquelle référer les interventions singulières de conservation ou de modification des aménagements existants, et qui permettent de dépasser les logiques du fragment, responsables de la perte d'intelligibilité des aménagements anciens. Le nouveau tire ses fondements de ces signes, en s'enracinant solidement dans les profondeurs historiques du site et de la longue durée de la mémoire collective.

5. Conclusions. Pour une nouvelle culture du projet

Le progrès de l'urbanisme pour la ville existante se trouve aujourd'hui à coïncider avec un traitement plus conscient des « mémoires » à l'intérieur des processus de planification et de conception de projets. La modernité consiste toujours davantage à savoir restituer l'épaisseur du temps et des longues durées aux modifications des lieux nécessaires à une société qui change continuellement.

En rouvrant le milieu aux valeurs de la mémoire et du devenir, le projet se fait instrument d'un processus collectif d'apprentissage qui a pour protagonistes non

²¹ Publié lui aussi *ibid.*

²² A. Clementi, Acilia sud. « La riqualificazione delle periferie abusive », in *Urbanistica*, n. 94, 1989.

seulement les préposés aux travaux, mais aussi et surtout les nombreux groupes sociaux qui sentent le besoin de redéfinir leur propre identité en revenant à leur propre histoire.

Dans la perspective qu'on propose, la mémoire n'est pas complètement nostalgie ; elle est plutôt une reconnaissance de sens à ce qui n'en avait pas ou à ce qui en avait d'autres, de la même manière selon laquelle l'innovation amène à regarder une réalité déjà connue avec des yeux nouveaux. La *mémoire* devient donc *innovation* et oblige à réélaborer incessamment le sens des choses et leur valeur dans une société qui développe continuellement les propres cadres d'interprétation et qui a besoin de légitimer la conservation sur la base de consensus toujours nouveaux. Comme l'innovation « n'est pas le fait, l'événement, mais celle-ci est en même temps l'interprétation qu'on s'en donne, la signification qu'on en puise, le cadre cognitif qui évoque, l'encyclopédie qu'on peut construire sur lui »²³, ainsi, la mémoire n'est pas le monument ou la trace physique d'une civilisation passée, mais elle est un *construit*, un *processus d'interprétation toujours ouvert, une recherche de sens*.

Un destin identique semble unir la mémoire et l'innovation. Les deux sont là, elles existent, toutefois, si elles ne sont pas reconnues, elles sont précipitées dans l'oubli, finissent par ne pas exister pour la société même qui les a produites. Les deux sont positives ou négatives, progressives ou régressives, seulement à la lumière de l'interprétation que les sujets du changement savent en donner, s'ils deviennent processus d'apprentissage collectif et non seulement un jugement de préférence arbitraire : conservation *versus* transformation, restauration *versus* projet.

Ce sont ces hypothèses que nous entendons avancer : les hypothèses d'une nouvelle culture du projet fondée sur un usage créatif des mémoires, assumées comme instrument de resignification de la ville existante et du milieu bâti entier, traversé par les grands signes directeurs de l'histoire et de la nature, ou disséminé dans des traces infinies de vie transmises à nous et à notre futur. C'est une hypothèse qui ouvre des développements encore tous à expérimenter, nonobstant le fait que quelques acquisitions importantes aient déjà été atteintes à travers les expériences-pilotes rappelées précédemment. Il semble cependant certain jusqu'à maintenant que l'urbanisme sera amené à s'interroger dans une mesure croissante sur les questions du sens des lieux et sur les possibilités de les traiter à travers ses propres instruments disciplinaires. Les contenus des plans devront s'enrichir de jugements de valeur toujours plus articulés, puisqu'il n'est pas suffisant de se référer à la permanence physique des signes de la mémoire. Le niveau de permanence du sens devra aussi être étudié, nonobstant les difficultés théoriques et opératoires que ce jugement comporte. Le pouvoir d'évocation des permanences devra aussi être déchiffré, en tenant compte de manière réaliste de

²³ C. Donolo, F. Fichera, *Le vie dell'innovazione*, Feltrinelli, Milano, 1988, pp 41 ss.

l'inévitable diversité des significations que l'expérience des lieux et de leurs mémoires produit chez des destinataires différents par leur capacité de réception culturelle et par leur capacité d'accès à cet imaginaire collectif qui matérialise la perception du passé.

Face à la complexité de ces problèmes, il faut comprendre clairement qu'une simple mise à jour des instruments conceptuels et opératoires déjà à la disposition des architectes et des urbanistes ne semble pas suffisante. Les solutions qui visent une ultérieure spécialisation semblent encore moins efficaces, payant le prix d'un fossé toujours plus profond entre les divers savoirs mis en jeu dans le plan et dans le projet.

Il sera peut-être opportun de rappeler, comme le fait Carandini, qu'après le divorce consommé entre architectes et archéologues dans les années vingt, les urbanistes se sont trouvés à opérer sur un corps peu connu dans sa structure ancienne d'aménagement et de transformation ; par contre, les archéologues se sont trouvés à intervenir sans savoir évaluer les implications pour le présent de leurs reconstructions du passé²⁴. Le résultat est qu'on produit le nouveau sans aucune mémoire de l'ancien ; des interventions se réalisent ainsi qui ignorent les règles grammaticales et syntaxiques sur lesquelles est fondée l'écriture de cet infini palimpseste que sont nos villes et nos campagnes ; et les fausses notes, les déchirures, les effacements des identités locales sont le résultat inévitable d'une arriération qui est culturelle avant même d'être opératoire.

C'est à souhaiter qu'on s'efforce de retrouver une pensée commune entre architectes, urbanistes, restaurateurs, historiens, archéologues. Sans renoncer à la spécificité des traditions de recherche et des pratiques scientifiques, mais sans néanmoins favoriser les poussées centrifuges en cours. C'est peut-être seulement avec la détermination d'objectifs opératoires communs, véhiculés à travers le projet, qu'une expérimentation féconde des rapports de collaboration entre les différentes disciplines devient possible. Comme les témoignages du passé, privés d'un projet qui confère intelligibilité, se réduisent à des régions silencieuses et incompréhensibles, ainsi aussi les sciences de la mémoire ont besoin d'objectifs communs de conception de projets vers lesquels il faut converger avec tout le potentiel cognitif dont nous disposons.

La mémoire est invention : non seulement de nouvelles relations entre les choses et les hommes, mais aussi de nouvelles interactions entre les nombreux savoirs mis en jeu dans une forme plus avancée de conception de projets.

Titre original : *Il trattamento delle memorie*. Tiré de : CLEMENTI, Alberto (a cura di) (1990) *Il senso delle memorie in architettura e urbanistica*. Roma-Bari : Laterza. pp. 5-36.

© Pierre Larochelle (version française) PL/30.11.03

²⁴ A. Carandini, « Urbanistica, architettura e archeologia », in *Urbanistica*, n. 88, 1987.

LA MORPHOGENÈSE DES MILIEUX BÂTIS : UNE DISCIPLINE SCIENTIFIQUE VOUÉE À L'ÉTUDE DES PROCESSUS DE GENÈSE ET DE TRANSFORMATION DES ÉTABLISSEMENTS HUMAINS

Notes de recherche / Extraits

Pierre Larochelle

Nature de la discipline

La morphogenèse des milieux bâtis est une discipline scientifique vouée à l'étude des processus de genèse et de transformation des établissements humains. Ce cadre théorique est issu des recherches de l'école italienne de typomorphologie architecturale et urbaine initiées avec les études de Saverio Muratori, de Gianfranco Caniggia *et al.* au milieu du XX^e siècle. Il s'agit d'une discipline scientifique qui vise à décrire et à expliquer la dynamique transformationnelle des structures anthropiques : édifices, tissus urbains, formes urbaines et structures territoriales.

En opérant une « lecture » des milieux bâtis avec des critères morphologiques, la typo-morphologie permet d'englober dans une vision unitaire l'ensemble des objets construits, de comprendre les établissements humains de toutes les époques en tant que produit de la culture matérielle des communautés. L'approche morphologique accorde une attention égale à l'ensemble des objets construits, y compris les structures « de base », inhérentes aux besoins premiers et essentiels de l'homme. Ces structures sont le plus souvent le produit de pratiques régies par une « conscience spontanée », c'est-à-dire des pratiques gouvernées par des habitus culturels qui assurent, à travers la présence active des expériences passées, la cohérence de l'ensemble des interventions. En cela, la méthode s'inscrit en rupture avec la culture architecturale traditionnelle qui a toujours, au contraire, accordé un primat absolu aux produits de la culture savante.

En effet, les traités traditionnels d'architecture n'ont jamais permis d'appréhender l'ensemble des objets construits comme un tout organisé : produit des relations historiques entre les sociétés, leurs activités et des lieux particuliers. Leur validité est d'autant plus limitée que leurs prescriptions sont généralement liées à des courants stylistiques passagers et à des pratiques constructives en usage à une période particulière. De la même façon, l'histoire officielle de l'architecture et de l'urbanisme, dérivée de l'histoire de l'art, a tendance à discriminer, sur la base de préjugés esthétiques, une minorité d'œuvres exceptionnelles des autres objets, largement majoritaires, qui constituent le cadre bâti d'une société.

La « lecture » morphologique des milieux bâtis met en lumière le caractère « processuel » de l'architecture et de l'urbanisme. Elle fonde sa démarche sur une conception « active » de l'histoire (*storia operante*), un concept fondateur du système théorique de l'école italienne de morphologie urbaine. Tout objet construit est vu comme une individualisation d'un processus historique de diversification et de spécialisation des

formes dans lequel le présent s'explique par le passé et conditionne le devenir. Traditionnellement, les études architecturales se sont appuyées au contraire sur une conception réductrice de l'histoire, liée à une perception linéaire du temps et qui procède par mise à distance, de sorte que le présent est considéré comme une réalité totalement dissociée du passé.

La lecture des milieux bâtis s'opère généralement à quatre niveaux d'échelle spatiale : les édifices, les tissus urbains, la ville et le territoire. Son investigation des éléments qui entrent dans la composition des paysages humanisés ne se limite pas à l'apparence des formes. Elle cherche plutôt à comprendre la logique qui sous-tend leur organisation, à décrire et à expliquer les relations réciproques, difficiles à saisir en raison de leur complexité, qui assurent leur cohérence. Les édifices y sont appréhendés comme éléments des tissus urbains ; les voies dans leurs relations avec le parcellaire et le bâti ; la ville est examinée dans son rapport avec le site naturel et les structures territoriales.

La méthode se base essentiellement sur la « reconstruction » diachronique du processus de genèse des établissements humains à partir de leur état actuel. Elle vise à expliciter les lois immanentes, contenues dans leur processus même d'évolution, qui règlent leur dynamique transformationnelle. Les textes fondateurs de la discipline posent comme postulat l'existence d'un lien direct entre l'analyse historique du milieu et les pratiques d'aménagement, d'une continuité logique du savoir et du faire. Ils considèrent que la lecture du milieu ne peut qu'être « projetée », c'est-à-dire réalisée à l'intérieur d'une grille conceptuelle rigoureuse, dans un échange continu avec l'examen direct de structures bâties réelles. Les textes avancent de même qu'on ne peut pas légitimement concevoir un projet architectural ou urbain pour un lieu sans posséder une connaissance approfondie de la manière dont le milieu a pris forme, sans comprendre comment il s'est progressivement transformé, sans avoir conscience du fait que des « permanences structurales » héritées conditionnent son évolution future.

On peut tirer de l'analyse morphologique des milieux bâtis existants un savoir objectif susceptible de guider les choix et les décisions dans le processus d'élaboration de projets d'aménagement. Depuis le milieu du XX^e siècle, la morphologie des milieux bâtis contribue ainsi, de façon significative, à conférer une base nouvelle et plus solide à l'enseignement de la composition architecturale et du design urbain, traditionnellement fondé sur la transmission d'un savoir-faire plutôt subjectif, spéculatif. Dans cette matière comme dans celles de la critique architecturale, on avait toujours évoqué la vague notion d'art pour couvrir une pratique qui faisait grande consommation de théories confuses et d'images indexées sur la fluctuation des goûts.

Au cours des dernières décennies, les méthodes de « lecture » morphologique du milieu sont à l'origine d'une nouvelle approche pour la conception de projets en architecture et en design urbain. Elles ont également provoqué une sérieuse remise en question des idées reçues et des pratiques traditionnelles en matière de conservation et de réhabilitation du patrimoine bâti. Dans la pratique du design urbain, elles ont permis le développement d'outils cognitifs nouveaux applicables à la requalification des milieux urbains existants. Moins individualistes, les projets d'intervention fondés sur une

approche historico-typologique manifestent généralement une attitude responsable au plan social et culturel. Ils sont caractérisés par le souci éthique de concilier les transformations nécessaires des contextes d'intervention avec le maintien de l'identité culturelle des lieux.

La méthode

La typo-morphologie appartient à la catégorie des théories descriptives et explicatives. Elle est fondée sur l'observation de l'environnement construit réel et sur la « reconstruction » de son processus de formation. Son postulat de base est que les processus d'évolution des formes des objets bâtis sont gouvernés par des règles immanentes assurant la cohérence et les équilibres du milieu.

Ainsi, les études typo-morphologiques visent l'élaboration d'une véritable grammaire générative permettant d'expliquer les relations syntaxiques qui relient les nombreux attributs formels — configuration, dimensions, et position relative — des diverses composantes des milieux bâtis. Il s'agit d'identifier et d'explicitier les règles, enracinées dans les traditions propres à chaque aire culturelle et transmises à travers des pratiques constructives fondées sur des habitudes.

Dans les milieux bâtis, la cohérence des ensembles est due essentiellement au fait que la forme des objets construits est en grande partie le produit d'une « conscience spontanée » en raison de l'existence de formes-types connues *a priori*. Celles-ci contiennent la somme de l'expérience collective de la production d'un genre d'objet et se transmettent culturellement. Parce qu'ils représentent l'aboutissement d'un long processus d'essai et d'erreurs, les « types » architecturaux et urbains renferment un véritable code intégré qui assure non seulement la cohérence intrinsèque des divers attributs formels de l'objet, mais leur compatibilité avec ceux des autres éléments du cadre bâti.

De fait, il n'est pas possible d'expliquer la forme d'un objet construit sans comprendre les relations réciproques de cet objet avec les autres composantes du milieu bâti, qu'ils soient de même magnitude ou d'échelles différentes. Dans un processus historique, il y a des relations de « co-présence » et des relations de « dérivation », les premières concernent les corrélations spatiales et les secondes les relations temporelles entre les objets.

Les milieux bâtis peuvent être lus comme un emboîtement de structures à diverses échelles. Les niveaux d'échelle auxquels on se réfère habituellement sont ceux des édifices, des tissus urbains, des organismes urbains et des territoires. En pratique, pour comprendre la forme d'un objet construit, il est nécessaire de l'analyser à la fois comme un élément d'une structure ou d'un organisme à plus grande échelle et comme une structure ou un organisme lui-même composé d'éléments plus ou moins complexes. Ces notions sont toutefois relatives à l'échelle de lecture adoptée, de sorte qu'un édifice peut être lu soit comme un organisme complexe, soit comme un simple élément d'un tissu urbain.

La caractérisation des formes des objets construits implique un examen de leurs modularités et de la hiérarchie qui caractérise les relations réciproques de leurs composantes. Un élément sera qualifié d'« organique » s'il possède une configuration et une position relative particulières dans un ensemble. On dit qu'il est « sériel » lorsqu'il appartient à un groupe d'éléments identiques dans lequel on peut substituer l'un à l'autre. De même, un ensemble sera considéré sériel ou organique selon le degré de cohésion plus ou moins grand des éléments qui le constituent.

Dans le cadre d'un jugement sur le caractère organique d'un ensemble, l'examen des « nœuds » ponctuels et linéaires et des « pôles » revêt une importance primordiale. L'ensemble sera d'autant plus organique qu'un plus grand nombre de nœuds sont organisés de manière hiérarchique et que la hiérarchie affecte l'ensemble entier. Les notions de « nœud » et de « pôle » ne sont pas non plus absolues, mais relatives elles aussi à l'échelle de lecture adoptée. Ainsi, selon sa position relative dans les structures du tissu urbain, de la ville ou du territoire, un même espace peut ne représenter qu'un nœud sans grande importance, situé sur un parcours donné, et constituer en même temps un pôle majeur à l'intérieur d'un certain module urbain.

Une notion d'importance majeure dans l'analyse des processus de transformation des milieux bâtis est le concept de « rendement ». Cependant, l'acception donnée à cette notion est très différente de celle communément en usage dans le domaine de la gestion immobilière. Elle fait référence à l'intérêt public plutôt qu'à celui de l'investisseur. Le rendement correspond à la mesure de l'impact d'une intervention sur la qualité globale du milieu construit existant, c'est-à-dire au degré de compatibilité de l'intervention avec le contexte et son processus d'évolution et, par conséquent, à la capacité du milieu d'absorber l'intervention et de rétablir ses équilibres.

L'ORGANISME URBAIN

Les études de morphologie urbaine portent sur plusieurs aspects de la forme urbaine. Les études à caractère diachronique cherchent d'abord à identifier les « structures de conformation » — les facteurs déterminants des principaux tracés et traits caractéristiques de sa configuration — et les « structures de permanences » de la ville — les formes invariantes à travers le changement —. Comme outil de design urbain, l'analyse morphologique s'intéresse prioritairement à la « structure de l'espace public collectif » : comme outil de planification enfin, elle concerne particulièrement la « structure fonctionnelle » de la ville, liée à l'utilisation du sol. La qualité globale de la forme urbaine dépend largement du degré de cohérence existant entre ces quatre grandes structures.

Les formes urbaines, comme celles de toutes autres structures anthropiques, présentent de nombreuses modularités¹, associées aux dimensions optimales de certaines de ses composantes, et une hiérarchie lisible à travers les nœuds ponctuels et linéaires qui caractérisent l'organisation de l'ensemble. Les deux phénomènes évoluent

¹ Dans le milieu culturel québécois, un module de base historique de la structure urbaine correspondait à la taille de la paroisse. Son rayon (\pm 400m) correspondait à une distance de marche d'environ 5 minutes.

dans le temps et affectent la forme et la spécialisation des voies de même que la « position relative » des édifices dans l'organisme urbain².

LA STRUCTURE DU TISSU URBAIN

L'analyse morphologique du « tissu urbain » comporte la caractérisation de ses composantes : le « système viaire », le « système parcellaire » et le bâti, ainsi que l'étude de leurs relations réciproques.

Le système viaire

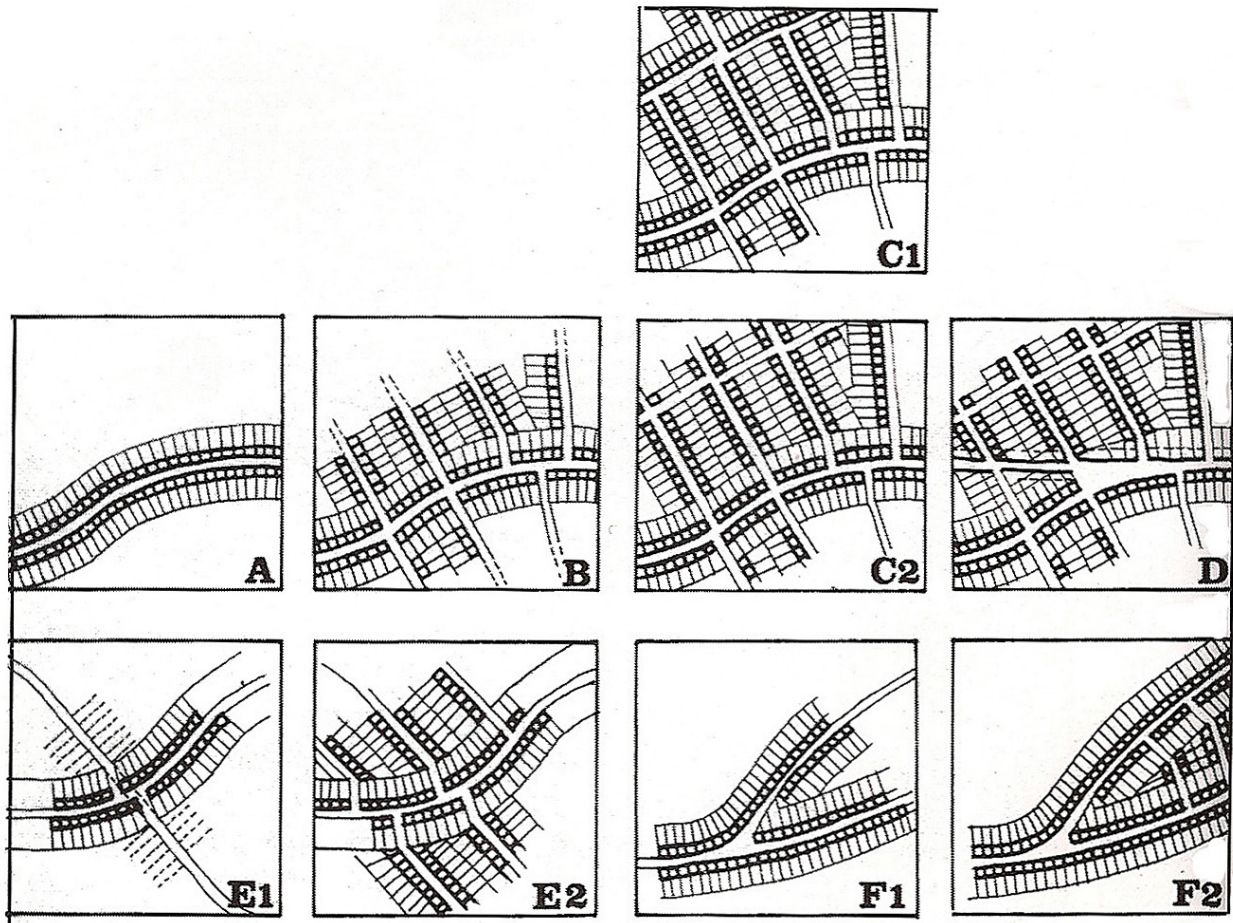
Dans la lecture morphologique des milieux bâtis, les voies sont appréhendées non comme des éléments du seul « système viaire », mais dans leurs relations syntaxiques avec les autres composantes des tissus : les parcelles et les édifices. La classification des voies ne se fait donc pas selon les catégories en usage dans les instances responsables de la voirie et des transports, qui ne se fondent habituellement que sur leurs attributs intrinsèques et leur importance relative en termes de débit de circulation.

Dans les composantes à plus petite échelle du territoire, on distingue quatre types de voies publiques selon leur rôle historique dans le processus de formation et de transformation du tissu urbain : les « voies-mères du tissu » ; les « parcours d'implantation du bâti » ; les « parcours de raccordement » et les « parcours de restructuration ». Ces types de voies ne se distinguent pas uniquement par leurs seules caractéristiques formelles propres, mais on peut les reconnaître aussi du fait que parcelles qui les bordent et le bâti qui les encadre présentent des différences formelles typiques.

Les types de voies énumérés se combinent différemment selon l'origine et le développement du tissu. Les voies urbaines ou agricoles reproduisent à une échelle plus petite l'ordre territorial avec des conditionnements analogues des pentes et de l'hydrographie.

La figure suivante représente le processus de formation et de transformation d'un tissu urbain qui résulte d'un développement spontané — c'est-à-dire non planifié —. On construit d'abord dans les marges de la voie mère, les parcours d'implantation apparaissent ensuite, puis les parcours de raccordement. Les parcours de restructuration appartiennent aux phases de transformation qui suivent la première édification du tissu.

² Normalement, le changement de « position relative » d'un édifice spécialisé qui résulte de changements dans la hiérarchie dans la structure de l'organisme urbain entraîne un changement de vocation de l'édifice.



Modèle théorique du processus de formation des tissus urbains (Caniggia & Maffei, 1979)

A : bâti sur voie-mère, **B** : bâti sur parcours d'implantation du bâti, **C1** : bâti sur parcours de raccordement entre parcours d'implantation avec formation successive de la suite des parcours d'implantation, **C2** : formation des parcours de raccordement entre parcours d'implantation après le prolongement des parcours d'implantation **D** : formation des parcours de restructuration.

COROLLAIRES : **E1, E2** : bâti sur voie-mère et sur parcours d'implantation dérivés, dans le cas d'une intersection entre deux parcours préexistants ; **F1, F2** : bâti sur voie-mère et sur parcours d'implantation dérivés, dans le cas de bifurcation d'un parcours préexistant.

La typologie des voies

On appelle « voie-mère » le chemin qui résulte du besoin de relier un pôle à un autre et dont le tracé est antérieur à l'usage bâti ou agricole du sol situé dans ses marges. Le tracé de la voie-mère est souvent sensiblement curviligne, étant donné la nécessité de concilier le choix du trajet le plus court avec le contournement des obstacles qui empêchent un cheminement en ligne droite. L'édification progressive des marges d'une voie-mère forme une « bande de pertinence » continue dont la limite opposée à la voie est sensiblement parallèle au tracé de celle-ci.

Les bandes de pertinence d'une voie-mère sont souvent reconnaissables par la présence d'une quantité notable de parcelles trapézoïdales, en raison du fait que le bâti

doit normalement, à son tour, concilier l'avantage de se situer dans des parcelles perpendiculaires au tracé avec l'exigence de devoir suivre la courbure de la voie-mère. Normalement, la profondeur de la bande de parcelles varie selon les périodes temporelles d'édification, changeant de manière graduelle du pôle vers l'extérieur.

Les voies-mères prédominent dans les organismes urbains ou ruraux non planifiés. Ils ont tendance à se développer dans des aires originalement libres de toute édification. Ils peuvent toutefois se superposer à des aires antérieurement planifiées puis abandonnées et réduites à l'état de friche.

Les voies-mères jouent un rôle structurant dans l'organisation des tissus urbains et des villes. Parce qu'ils sont associés à des pôles qui sont à leur origine, ils constituent généralement des lignes nodales importantes dans la hiérarchie des espaces qui composent le domaine public collectif. Par conséquent, ils contribuent grandement à la lisibilité et à l'intelligibilité de la forme urbaine.

En raison de leur ancienneté, la valeur patrimoniale des voies-mères et du bâti édifié sur ses bandes de pertinence est généralement plus élevée que celle des autres voies. De fait, ceux qui occupent une position radiale à l'intérieur de l'agglomération racontent l'histoire de l'agglomération et l'évolution des pratiques constructives dans le milieu. En effet, on peut lire dans les bâtiments édifiés sur leurs marges, à partir du centre vers la périphérie, la succession des types bâtis portants de chacune des grandes phases de développement de la ville.

On appelle « parcours d'implantation » une voie urbaine ou rurale tracée spontanément ou planifiée en vue de desservir les parcelles situées dans ses marges.

Les parcours d'implantation du bâti se forment normalement dans une direction perpendiculaire aux voies-mères dont ils proviennent. Leurs deux bandes de pertinence marginales commencent à partir de la limite de la bande de pertinence de la « voie-mère ». Dans la première partie d'un parcours d'implantation, à l'origine, il n'y a ni façade ni accès, mais plutôt les deux côtés aveugles du couple de bâtiments dont la façade est sur la voie-mère édifiée précédemment. Ils ont tendance à être rectilignes pour permettre la disposition perpendiculaire des parcelles bâties qu'elles doivent servir, qui se disposeront à leur tour dans le sens perpendiculaire à l'axe de la rue, donc perpendiculaire aussi aux îlots.

Dans les tissus urbains ou ruraux planifiés, les mailles régulières et modulaires formées par les voies d'implantation prévalent. La largeur des mailles correspond au double de la profondeur des parcelles édifiées (édifice et aire de dégagement attendant) ou du lot agricole type. Dans le système québécois, le rang simple fait figure d'exception.

On appelle « parcours de raccordement » une voie qui résulte de la nécessité de relier deux parcours d'implantation, à intervalles réguliers, pour assurer la perméabilité du tissu urbain. Le parcours de raccordement entre les voies présente les caractéristiques suivantes : dans le premier cas, c'est-à-dire quand une telle voie se forme à la limite d'une édification sur voie d'implantation, elle montrera une « bande de pertinence » propre d'un seul côté, celui le plus éloigné de la voie mère, tandis que de

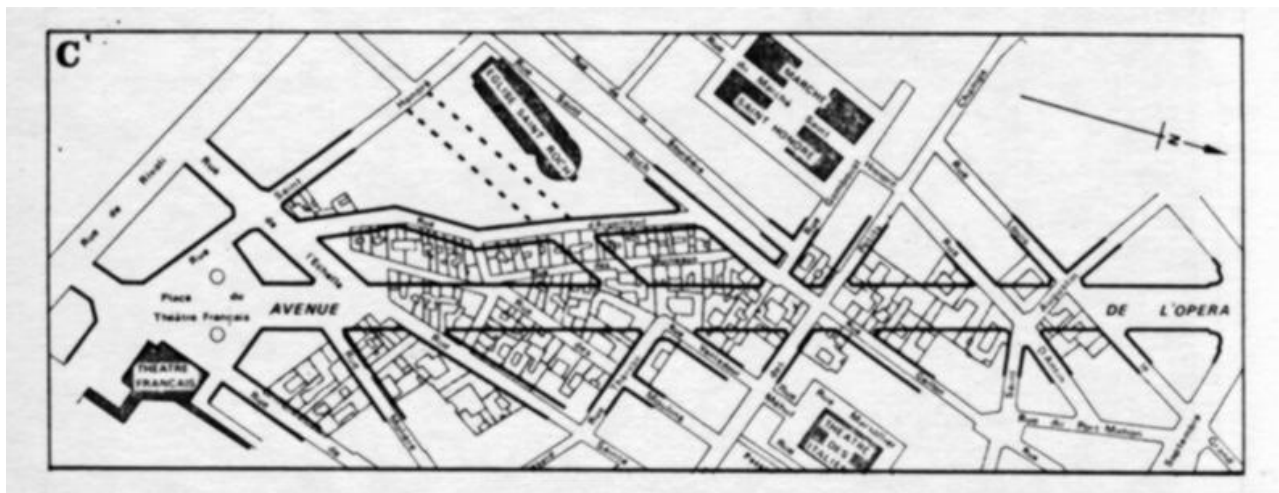
l'autre côté, il y aura les limites latérales des bandes de pertinence attenantes au couple de voies d'implantation. En effet, une fois tracée, la voie de raccordement aura tendance à assumer un rôle semblable à celui d'une voie d'implantation du côté qui n'est pas concerné par l'édification précédente.

Dans le second cas, c'est-à-dire quand les deux voies d'implantation ont été édifiées rapidement, avec une extension linéaire excessive, une voie de raccordement peut résulter de la démolition de deux maisons dans les deux fronts opposés : on obtiendra donc une voie qui ne possède aucune bande de pertinence propre, mais plutôt les seuls flancs aveugles du double couple de bâtiments qui font face aux voies d'implantation, parce que ses marges sont déjà occupées par l'édification précédente.

On appelle « parcours de restructuration » un type de voie qui résulte du percement d'un axe à travers un tissu bâti préexistant lorsqu'on estime qu'une liaison directe est nécessaire entre des pôles préexistants ou surajoutés dans l'agglomération et qu'un tel lien n'est pas assuré par une voie-mère précédente. Le parcours de restructuration n'apparaît que dans les phases de transformation qui suivent la première édification du tissu.

Comme une voie-mère, le parcours de restructuration, ou axe de restructuration, a tendance à constituer le trajet le plus direct, si possible rectiligne, pour relier les deux pôles. Dans une aire non encore édifiée, il a tendance à former deux bandes de pertinence marginales comme une voie d'implantation. Comme un parcours de raccordement, il contribue à augmenter la perméabilité du tissu à travers lequel il coupe.

Du fait qu'il est taillé sur du tissu déjà édifié, il présente des caractéristiques distinctives : notamment, un degré de polarité accentué et une relative indifférence au dimensionnement optimal des lots. Sa polarisation spécifique entraîne normalement une direction diagonale par rapport au tissu déjà construit. Les parcelles édifiées qu'il produit ne sont pas des rectangles, mais des trapèzes : elles ne sont pas exactement modulaires, mais elles doivent souscrire à la modularité lisible dans le tissu urbain existant sur une direction, selon le « théorème de Talète » et finissent par constituer des modules dont les formes dépendent de la retaille diagonale du tissu traversé.



L'avenue de l'Opéra à Paris : un parcours de restructuration du XIX^e siècle.

Du fait qu'il est postérieur au tissu qui l'entoure, le parcours de restructuration a tendance à être édifié avec des types bâtis différents, plus récents. En général, il s'agit d'édifices spécialisés plutôt que de base, à moins qu'il ne s'agisse d'habitations de luxe.

Fortement polarisés, les boulevards haussmanniens sont indifférents au tissu préexistant. Toutefois, leur percement n'a pas été conçu uniquement comme un projet de voirie. De fait, la démolition du bâti ancien s'est étendue de manière à dégager des « bandes de pertinence » suffisamment profondes pour permettre l'édification d'édifices — précisément appelés haussmanniens en raison de leur forme reconnaissable — à l'échelle des nouveaux boulevards. La cicatrization rapide du tissu a ainsi été favorisée et le « rendement » de l'opération traumatique élevé d'un point de vue morphologique ; le milieu ayant facilement retrouvé un nouvel équilibre dans les circonstances.

Le tableau suivant illustre les caractéristiques des différents types de parcours et celles qui différencient le parcellaire et le bâti qui les encadrent.

TYPES DE PARCOURS / PARCELLAIRE ET BÂTI CORRESPONDANT

CARACTÉRISTIQUES DES PARCOURS	CARACTÉRISTIQUES DU PARCELLAIRE ET DU BÂTI
VOIE-MERE DU TISSU	
<ul style="list-style-type: none"> • Relie 2 pôles • Antérieur à l'usage du sol sur ses marges • Sinueux <p>Le tracé concilie le chemin le plus court avec le contournement des obstacles</p>	<ul style="list-style-type: none"> • Nombreuses parcelles trapézoïdales • Bandes de pertinences symétriques et continues (dominantes) • Façades sur la voie-mère • Variation des types de bâti et de la taille des parcelles selon l'éloignement du pôle
PARCOURS D'IMPLANTATION DU BÂTI	
<ul style="list-style-type: none"> • Tracé à des fins d'édification • Perpendiculaire à la voie-mère • Deuxième l^e à la première (inflexion si la voie-mère est courbe) 	<ul style="list-style-type: none"> • Parcelles orthogonales • Façades latérales près de la voie-mère, puis aire de pertinence ou bâti d'encombrement ; façades modulaires ensuite

PARCOURS DE RACCORDEMENT ENTRE PARCOURS D'IMPLANTATION	
<ul style="list-style-type: none"> • Phase d'édification 0 ou 1 bande de pertinence • Phase de transformation Bandes de pertinences créées par densification 	<ul style="list-style-type: none"> • Façades latérales près des voies d'implantation • Cours ou façades irrégulières au centre du segment (édification sur aires de pertinence)
PARCOURS DE RESTRUCTURATION	
<ul style="list-style-type: none"> • Tracé dans un tissu préexistant • Rectiligne • Relie des pôles existants ou nouveaux 	<ul style="list-style-type: none"> • Types de bâti plus récents • Spécialisé ou logements de luxe • Parcelles trapézoïdales (retailles)

P.LAROCHELLE / 01.02

Distinction entre tissu de base et tissu spécialisé

De même qu'on distingue pour les édifices le « bâti de base », à vocation résidentielle, du « bâti spécialisé », on distingue habituellement les « tissus de base » des « tissus spécialisés » comme les parcs industriels ou les ensembles administratifs composés d'édifices dont la vocation est autre que l'habitation.

Le découpage des unités morphologiques du tissu

Pour comprendre la structure d'un tissu urbain, dans un premier temps, il est nécessaire de procéder à l'identification de ses « unités morphologiques » — les modules liés à son processus de formation — qu'il importe de ne pas confondre avec l'îlot.

Le module élémentaire lié à la genèse et au développement du tissu urbain est une unité morphologique composée d'un segment de voie compris entre deux intersections et de ses deux « bandes de pertinence ».

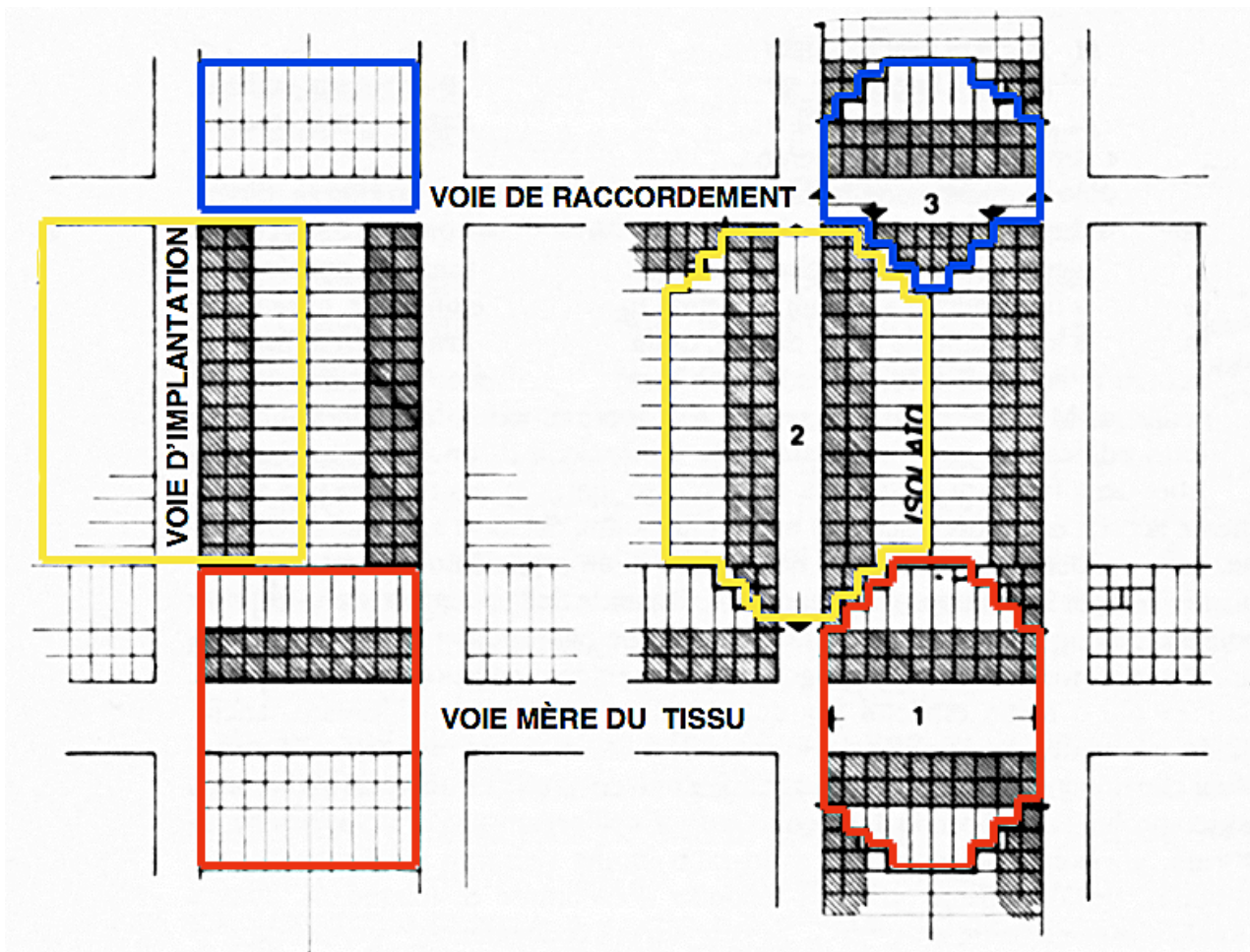
Il n'est pas possible de comprendre la structure d'un tissu urbain et d'en identifier les malformations sans d'abord identifier les unités morphologiques qui le composent en procédant à leur découpage sur les « lignes de fractionnement parcellaire ». Bien que l'îlot constitue le module le plus apparent du tissu urbain et par conséquent, le plus largement utilisé, son importance dans la structure de l'espace public est relativement négligeable. D'ailleurs, le fait de donner un nom propre aux rues plutôt qu'aux îlots indique la préséance des premières. L'unité morphologique du tissu prédomine sur l'îlot au titre d'unité de voisinage et dans l'expérience de la ville par ses usagers.

La reconstruction de la genèse de l'îlot par édification progressive des divers types de parcours, telle qu'illustrée dans ce modèle théorique, montre clairement que l'îlot résulte de la coordination de plusieurs bandes de pertinence attenantes à chacune des voies qui l'encadrent. Chaque bande de parcelles est généralement contemporaine et cohérente avec celle qui est attenante au même segment de voie, ne serait-ce que

parce que l'édification des marges opposées d'une même voie est simultanée et parce que de telles marges sont soumises à un processus de transformation semblable dans tout le cours de leur histoire.

Cela n'est pas nécessairement le cas des bandes de parcelles fondues dans un même îlot. Celles-ci peuvent avoir été édifiées dans des phases différentes de croissance du tissu urbain, par conséquent, avec des « types portants » différents. De fait, les ruptures d'homogénéité dans le tissu urbain sont normalement situées sur les « lignes de fractionnement parcellaire », c'est-à-dire aux confins des unités morphologiques du tissu.

La figure suivante illustre le découpage des unités morphologiques qui entrent dans composition d'un îlot urbain.



Assemblage des unités morphologiques dans le processus de formation de l'îlot urbain. (d'après Caniggia & Maffei, 1979)

A1 : Îlot formé par édification progressive sur la voie-mère, puis sur les parcours d'implantation et de raccordement. **A2** : Densification des tissus par réutilisation des aires de pertinence marginales. **B et C** : Comportement de la bande de pertinence d'une voie-mère et d'un parcours d'implantation du bâti au terme du processus de densification (modèle de l'unité morphologique du tissu).

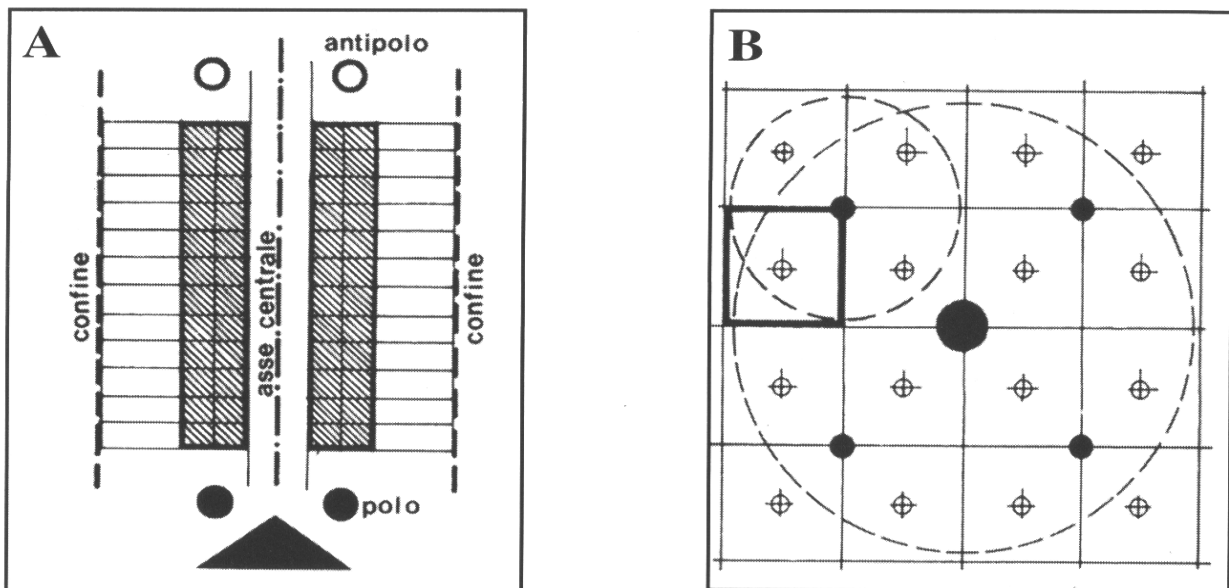
À gauche : les unités morphologiques existantes au terme de la phase de « première édification » du tissu urbain. Chaque unité de bâti possède alors une « aire de pertinence » qui est un espace attenant non construit sur la parcelle qui lui sert de prolongement extérieur.

À droite : La configuration des mêmes unités morphologiques après une phase de croissance et de densification qui se manifeste par l'édification de nouvelles unités de bâti sur les « aires de pertinence » des édifices situés sur les coins de rues, aires qui sont adjacentes aux voies publiques.

L'édification de nouveaux bâtiments sur « l'aire de pertinence » des édifices situés sur les coins de rues se produit d'abord aux intersections dont le niveau de polarité est plus élevé en raison de la proximité plus grande du centre de la ville ou d'un module urbain.

Hiérarchie et modularité

L'axe central de chacune des unités morphologiques du tissu correspond à une voie, ses confins à des lignes de fractionnement parcellaire. L'extrémité la plus près du centre est dite polaire, celle qui est près de la périphérie est antipolaire.



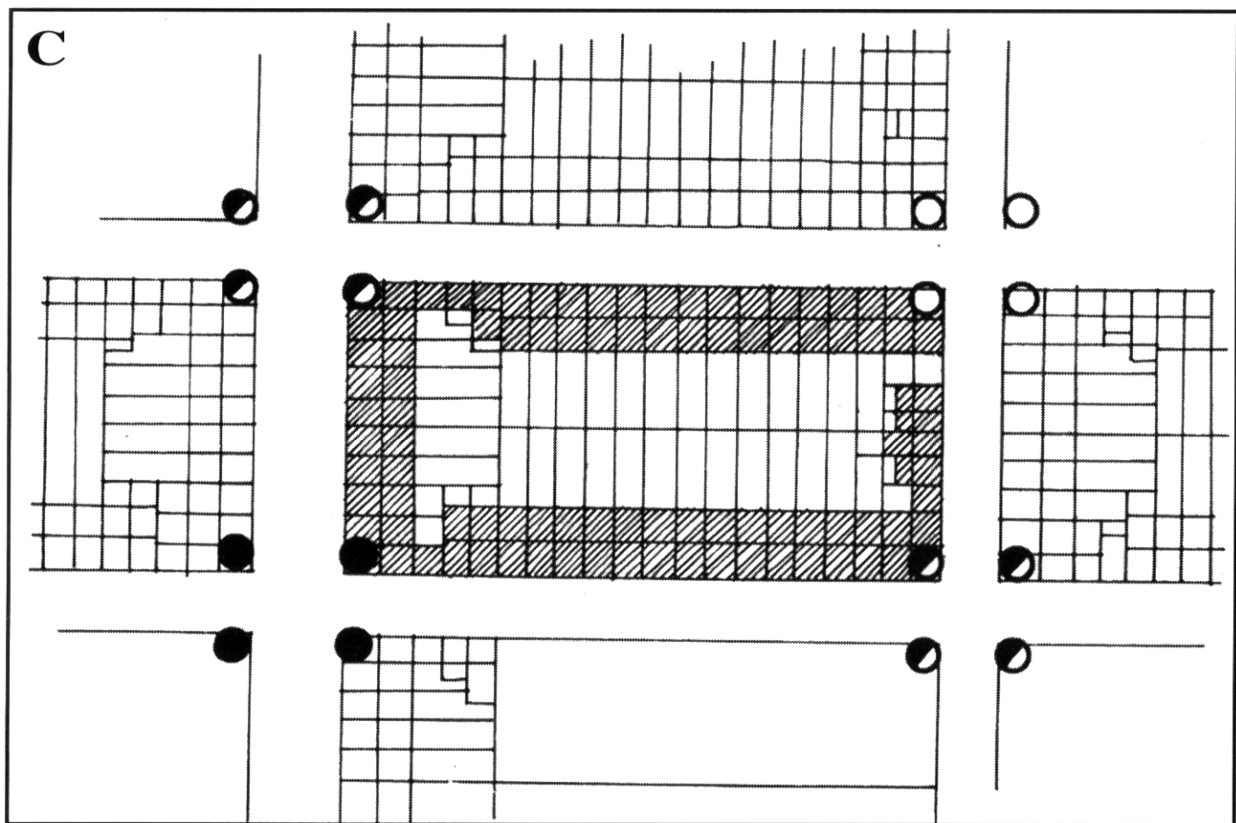
A Schéma d'un noyau d'établissement élémentaire (organisme d'établissement humain de base).
B. Schéma des modularités graduelles liées à la localisation spontanée des services et à leurs rayons d'influence relatifs.

On peut, par conséquent, identifier une différence du niveau de polarité de l'espace des intersections situés au quatre coins d'un îlot urbain (Schéma C, page suivante). Dans le processus de transformation du tissu urbain qui résulte de la croissance de l'agglomération, la parcelle située sur le coin le plus polaire de l'îlot est la première à subir des transformations associées au processus de densification : surhaussement, agrandissement de l'édifice du coin, édification nouvelle sur l'aire de

pertinence de l'édifice ou démolition et substitution du type architectural d'origine par un type nouveau et plus important.

À l'échelle de l'agglomération, il existe une hiérarchie de pôles ponctuels et linéaires. La croissance de la ville entraîne des changements dans la « position relative » de chaque élément dans l'organisme urbain.

Le changement de « position relative » détermine la manière dont le processus de transformation du milieu bâti se réalise : densification et modification du grain du tissu en fonction de degré de polarité du lieu ; changement de vocation des édifices spécialisés ; phénomène de fractionnement des méga parcelles et des méga îlots en fonction de leur proximité relative du centre-ville.



A. Schéma des « nodalités » ponctuelles graduelles déterminées par l'intersection des segments de rues. On note que l'encombrement relatif de « l'aire de pertinence » sur les parcelles de coin varie selon le rôle et le niveau de polarité des intersections. (D'après Caniggia et Maffei, 1984)

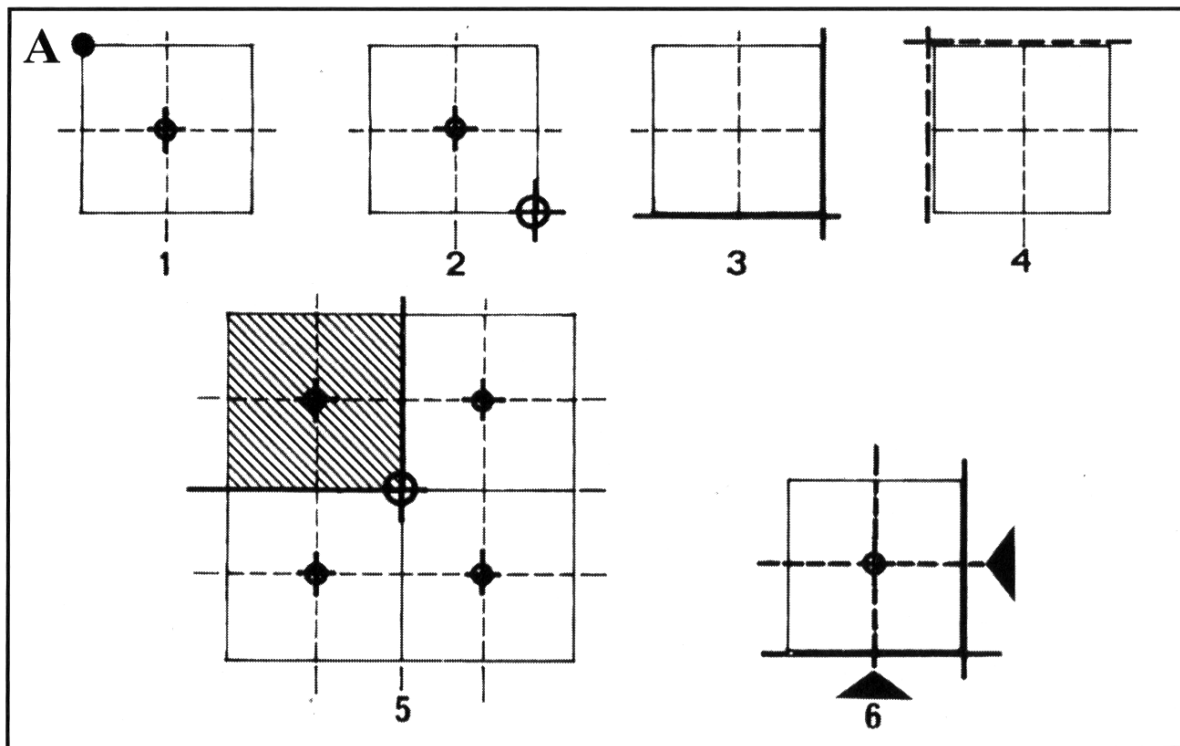
Les points noirs, à l'intersection d'une voie mère et d'une voie d'implantation du bâti, correspondent au coin le plus polaire de l'îlot urbain, les points blancs à l'intersection d'une voie d'implantation et d'une voie de raccordement, représente le coin antipolaire de l'îlot.

L'analyse morphologique d'un morceau de tissu urbain passe par l'identification des modules existants ainsi que des noeuds linéaires et ponctuels qui déterminent le niveau relatif de polarité de chaque intersection et segment de voie publique. La qualité

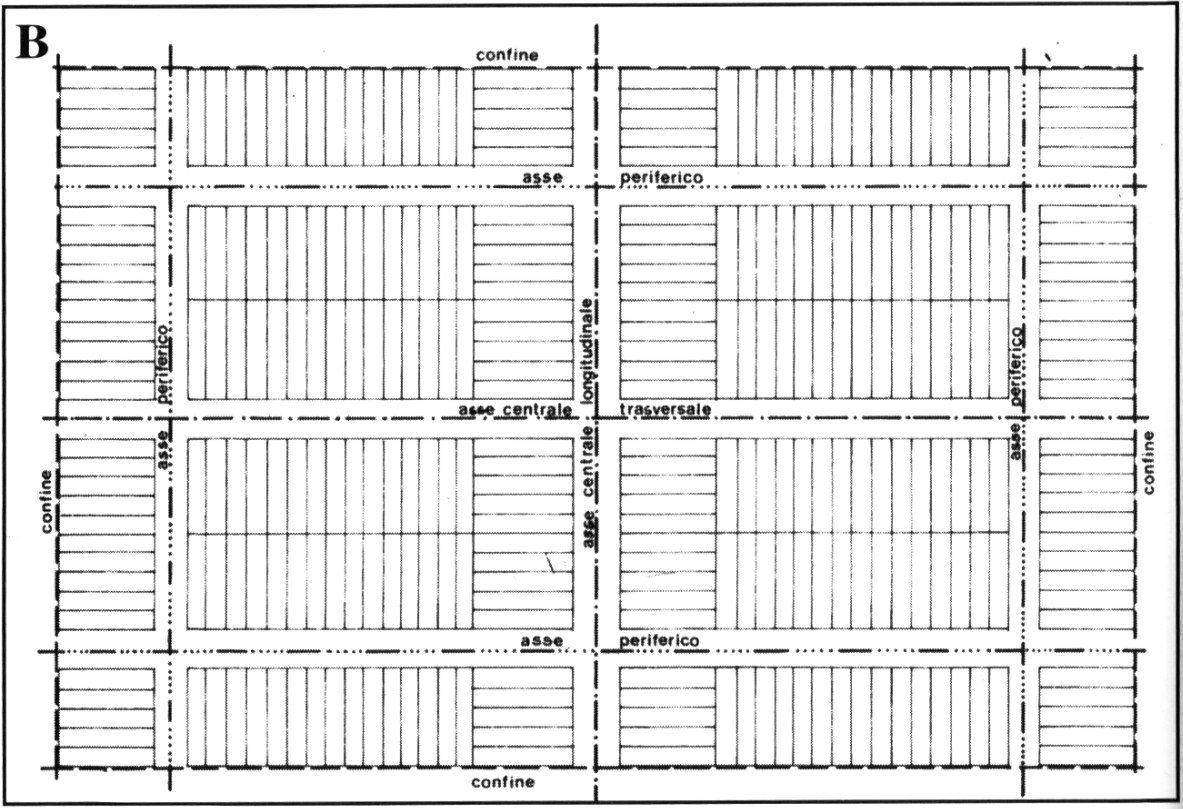
de la forme urbaine dépend notamment de la cohérence entre la structure fonctionnelle (utilisation du sol) et la hiérarchie dans la structure de l'espace public collectif.

Il s'agit d'identifier les axes unificateurs des modules urbains, qui correspondent souvent avec les voies commerciales, et les axes diviseurs, plus propices au trafic et normalement situés aux confins des quartiers.

Les schémas suivants illustrent la position relative des axes et des pôles et antipôles linéaires et ponctuels dans la structure des tissus urbains.



Charte des polarités linéaires (3) et des antipolarités linéaires (4) et des polarités ponctuelles (2) et des antipolarités ponctuelles (1)



Modèle de centre-ville élémentaire (organisme urbain de base) d'après Caniggia & Maffei, 1984)

Modèle de comportement d'un supermodule urbain : le coin inférieur gauche représente la nodalité maximale, le coin supérieur droit la nodalité minimale et le centre une nodalité intermédiaire.

LE BÂTI SPÉCIALISÉ

Gian Luigi Maffei

Traduction littérale de l'italien par Pierre Larochelle

Préambule

Les édifices dont une ville est constituée se différencient premièrement par leur destination à un usage spécifique ; ils peuvent être regroupés en deux catégories fondamentales, selon qu'ils ont ou non une fonction résidentielle.

Précisément, la majeure partie d'entre eux sont spécifiquement destinés à l'habitation et dans l'acception commune, ils sont appelés « maisons » ou « édifices résidentiels », tandis que les autres, inférieurs en nombre, sont définis avec le terme assez générique et omnicompréhensif des fonctions spécifiques de chaque édifice singulier, « bâti spécialisé ». Même les résidences de la classe dirigeante — les hôtels particuliers et les palais — ne sont plus à considérer comme bâti de base, puisque la présence des espaces pour remplir la fonction de représentation du statut social et de l'administration du pouvoir public et/ou privé et la subdivision hiérarchique entre les parties — les mezzanines et les attiques au service des « étages nobles » — rendent l'édifice peu assimilable au bâti de base, c'est-à-dire à la maison résidentielle.

Par bâti spécialisé, alors, nous entendons tous ces édifices qui tranchent dans le contexte du construit et qui constituent des « émergences » telles que les palais, les églises, les couvents, les théâtres, les hôpitaux, etc., c'est-à-dire ces éléments de qualification urbaine que nous appelons aujourd'hui généralement les « services ». Ce sont aussi les quelques édifices qui ont depuis toujours été conçus par l'architecte, contrairement au reste du bâti résidentiel qui, jusqu'au XVIII^e siècle, a été construit pour la plus grande partie directement par l'utilisateur sans aucune forme de médiation et d'aliénation conséquente du produit. Justement parce que le bâti spécialisé est émergent, tant par sa qualité que par sa dimension, puisqu'il a été pensé et élaboré de manière critique par l'architecte, il en résulte une plus grande difficulté de compréhension dans la lecture du bâti existant et, par conséquent, une plus grande complexité dans la conception des nouveaux édifices de service.

Avec la profonde conviction que pour comprendre et pour agir correctement en qualité d'architectes opérateurs, il faut avant tout posséder une méthode capable d'objectiver n'importe quel problème d'architecture, en laissant le minimum de choix aux possibilités subversives de l'individu, nous voudrions ramener aussi le bâti spécialisé dans ces schèmes instrumentaux et à cette méthode déjà

amplement éprouvés pour le bâti de base¹, de telle sorte que les résultats cognitifs obtenus par l'examen de l'existant servent de support propédeutique pour opérer l'élaboration du projet.

Par conséquent, nous chercherons à esquisser et à éclaircir les bases théoriques d'une méthodologie pour le bâti spécialisé conséquent à ce « nouveau réalisme » propre à l'école de Saverio Muratori, exprimé tant dans la critique architecturale et dans les processus du milieu, que dans la logique de l'élaboration du projet².

1. Le processus typologique du bâti spécialisé

L'élaboration d'une méthode est étroitement liée à la prise de conscience de quelques principes fondamentaux : le premier entre tous, le fait que n'importe quel objet bâti a, par sa condition même d'existence, une réalité liée à un environnement spatial et temporel qui le rend participant, mais différencié de la multiplicité des autres édifices co-présents. Par conséquent, il est lié aux autres par une histoire commune qui les a tous structurés, une structure qui s'est compliquée petit à petit par des transformations successives liées aux besoins variés de l'homme qui la déterminait ; c'est précisément en reconstruisant la dialectique qui a mené à la complexité actuelle des structurations depuis les matrices originaires qu'on obtient la possibilité maximale de compréhension des faits bâtis. Ainsi, même les édifices spécialisés participent, comme ceux de base, à la réalité globale des structures anthropiques, par laquelle nous pouvons penser à remonter aux matrices primitives de chaque édifice et les voir demeurer comme composantes internes des structures progressivement plus compliquées. L'unique différence avec le bâti de base est que dans l'objet émergent, l'intention du concepteur est considérée, puisque l'édifice est le fruit de sa conscience critique qui a empreint, même si ce n'est pas totalement, l'édifice de tous ces facteurs individuants considérés — par lui ou par le client — prédominants par rapport à la globalité de l'ensemble. Il est aussi vrai cependant qu'il reste toujours une partie qui ne peut pas ne pas se conformer spontanément aux processus de formation, justement parce que la conscience critique et la connaissance sont synonymes de réductibilité et de développement d'un ou d'un petit nombre d'aspects sectoriels de l'édifice. Pour cette raison, le reste adhère, par conséquent, à la réalité processuelle et évolutive des faits bâtis.

D'autre part, la définition même de processus typologique — que nous avons utilisée communément dans l'examen du bâti de base — précisément parce qu'elle est fondée sur l'historicité de toutes les transformations structurales diachroniques

¹ Voir Caniggia et Maffei (1979) *Lettura dell'edilizia di base*.

² Une méthode de design énoncée pour la première fois et mise en fascicules pour les Cours de composition architecturale III-IV-V par le professeur architecte Gianfranco Caniggia à la Faculté d'architecture de Gênes en 1974.

et diatopiques, nous permet d'énoncer l'hypothèse de l'existence d'un rapport de conséquence aussi dans les actes intentionnels qui sont à la base de la constitution du bâti spécialisé. En fait, chaque intention est l'expression de la volonté d'un seul homme, lequel en même temps, ne peut cependant pas échapper à la permanence de l'expérience humaine représentée par la continuité de la tradition liée à ces actions anthropiques déterminées, Si bien que nous pourrions penser que l'intention seule est respectivement la cause et l'effet de celle qui la suit et de celle qui l'a précédé, avec une connexion telle qu'elle rend possible la construction d'un processus typologique des intentions. Ce processus, additionné à celui toujours existant pour les aspects qui évoluent encore par adhésion spontanée aux mutations typologiques, constitue le processus typologique du bâti spécialisé.

Considérons, pour sa clarté, l'exemple des intentions diversifiées, et en même temps conséquentes l'une à l'autre, présentes dans l'histoire de la construction de Saint-Pierre de Rome : les architectes qui se sont succédés à la direction de l'Oeuvre — Bramante, Giuliano da Sangallo, Raffaello, le Peruzzi, Antonio da Sangallo, Michelangelo, Della Porta, enfin Bernini qui a complété la place avec l'imposante colonnade — ont cherché à réaliser une idée, un projet d'église tour à tour différencié, chacun déterminant ses propres intentions et ses propres volontés à partir de ce qu'il trouvait déjà réalisé par son prédécesseur et en faisant ensuite adhérer l'édifice à sa propre conception personnelle de Saint-Pierre. Ainsi, chacun propose une solution différente de l'autre en plan et dessine une coupole qui, même en demeurant semblable en substance, diffère notablement dans les solutions stylistico-formelles. D'autre part, l'expérience personnelle de chaque opérateur n'était pas suffisante pour fournir une seule solution objective au problème. Aussi parce que ce n'était pas une habitude répandue de construire des édifices de cette masse et que les références possibles étaient distantes temporellement et spatialement. Ainsi, la synthèse que chaque architecte se fait de la conception de « son » Saint-Pierre ne peut être autre qu'une acceptation critique de toutes les notions héritées et appliquées à ce thème spécifique. D'une fois à l'autre, elle demeure, en quelque sorte, la base des synthèses des projets que les architectes successifs ont à leur tour produits, même si c'est de manière antagoniste. Cet exemple limite, puisqu'il s'applique à un des édifices les plus sublimes par des facteurs emblématiques et de représentativité, nous fait cependant comprendre que ce n'est pas possible d'avoir une compréhension totale des facteurs structuraux d'une architecture si on ne la relie pas au processus typologique pertinent : les historiens de l'art peuvent tout nous dire de l'histoire personnelle de l'architecte qui a produit cet édifice, de sa formation et de ses oeuvres qui ont précédé et suivi l'édifice même ; cela ne suffira pas cependant à nous le faire comprendre totalement si nous ne le relions pas aux autres édifices de même fonction présents diachroniquement dans cette aire culturelle, c'est-à-dire si nous ne faisons pas référence au processus typologique de ce type d'édifice spécialisé.

2. Les filons typologiques

C'est précisément pour faciliter la compréhension de chaque édifice spécialisé dans les limites de son propre processus typologique qu'on ressent la nécessité de regrouper les édifices — logiquement avec une méthode *a posteriori*, d'empreintes positiviste et classificatoire — selon leur constance de spécialisation, dans des catégories distinctes que nous appelons précisément filons typologiques. Il est nécessaire d'éclaircir d'abord, pour éviter les équivoques possibles, que le filon est lui aussi basé sur le rapport de dérivation des matrices primitives typiques du processus, mais il se différencie de celui-ci parce qu'on ne procède pas, en remontant aux origines, au-delà de cet édifice qu'on peut considérer premier dans la codification de cette espèce de service, c'est-à-dire qu'on ne le compare pas avec ce qui existait avant cette codification et non plus avec les autres types d'édifices de fonctions différentes, même contemporains. Cela aussi parce qu'il est plus facile, à l'intérieur d'un même filon spécialisé, de relever une plus grande correspondance entre des édifices construits en des temps et des lieux différents qu'entre des édifices de spécialisations différentes coexistant dans une même aire culturelle. C'est justement l'observation qu'on est porté à faire dans l'examen, par exemple, des édifices publics que les Romains ont construit à la fin de l'empire un peu partout de l'Allemagne à l'Espagne, de l'Afrique septentrionale à l'Asie mineure : en fait, il est facile de mettre en relation la Maison Carrée de Nîmes avec le temple de Treviri, ou celui dédié à Giove à Leptis Magna avec celui dédié à Bacchus à Baalbek, mais il n'est pas aussi facile de comparer ces mêmes édifices avec les thermes des mêmes villes. De fait, ils sont trop différents, puisque chacun est lié à son propre processus de formation et de développement qui l'a progressivement rendu toujours plus différent pour les diverses fonctions auxquelles il était adapté et c'est seulement avec beaucoup de difficulté qu'on peut penser qu'il y a eu à l'origine des éléments communs comme matrice des deux filons.

Dans le cas des édifices publics de l'empire, il y a un rapport particulier avec le processus des temples et des thermes, qui s'était développé et avait eu son interprétation à Rome, tandis qu'il est présent dans des localités variées seulement en tant que colonisation culturelle qui a bien peu de relations avec la réalité des structures anthropiques des diverses zones dans lesquelles ces édifices se rencontrent. L'adéquation se fait dans les matériaux, avec les mêmes ouvriers qui construisent les édifices dans un lieu et qui sont différents dans un autre. C'est-à-dire qu'il y a des différenciations, dans le même filon typologique, qui se perçoivent seulement par le rendement plus ou moins grand d'un certain canon stylistique généralisé, typique de l'époque romaine, mais certes pas par des variations structurales plus profondes. Au fond, même aujourd'hui, l'aéroport de New York et ceux de Tokyo et de Rio de Janeiro ne sont pas très différents entre eux, même si la culture traditionnelle de chacun de ces pays est profondément différente, mais l'homogénéité forcée des produits est superposée et n'a plus rien qui puisse être relié aux structures de base locales, précisément à cause de la spécificité des

fonctions d'un type de structure du genre. En fait, la sublimation typique d'une civilisation d'industrialisation avancée et de mécanisation comme la nôtre, de spécialisation des fonctions des édifices singuliers affectés à un service, rend toujours plus difficile l'entretien d'un rapport entre les émergences et le contexte et des émergences entre elles ; il est vrai aussi que ce sont en tous cas des objets construits par l'homme et pour l'homme, qu'on peut nécessairement ramener, pour cela, comme tous les produits anthropiques, à ces matrices suffisamment moins spécialisées qui peuvent être ou les éléments primaires du même filon, ou d'un filon plus généralisé, ou qui peuvent appartenir directement aux structures de base du bâti non spécialisé. Dans chaque cas, on peut vérifier « la possibilité de lire chaque filon typologique comme une nouvelle branche reliée à un tronc unitaire et à une racine unitaire : en poursuivant la métaphore de l'arbre, le nœud dont la branche se sépare appartient au tronc comme à la branche, mais il est en même temps racine de la branche et ramification du tronc : si nous voulons bien nous expliquer la fonction de la branche, nous pouvons faire abstraction de la présence du tronc, mais à l'intérieur des limites des fonctions internes de la branche ; l'explication totale de celle-ci ne peut que porter sur l'examen du tronc aussi, de la racine de celui-ci et de sa manière de comprendre en lui cette branche ensemble avec les autres branches. La structuration même de la branche n'est qu'un réflexe spécialisé de ce qu'était le tronc quand l'arbre était jeune, non ramifié ; ainsi d'habitude, au niveau des composants spécialisés du type spécialisé, devraient être présentes les acquisitions typologiques progressives, les types antérieurs, mûris jusqu'au moment de l'apparition du filon et des types déjà spécialisés qui seront, dans le filon, les précédents du type spécialisé parvenu à maturité dans l'environnement temporel auquel un édifice singulier se sera conformé »³.

Ainsi, avec une schématisation assez élémentaire, nous pouvons partir du type maison et passer à sa première spécialisation, quand elle devient palais, c'est-à-dire quand elle assume des fonctions de représentation et d'administration non plus étroitement résidentielles ; nous pouvons ensuite considérer le saut de spécialisation suivant, celui que les résidences collectives — les couvents, les auberges, les collèges, les hôpitaux, les prisons — accomplissent en sériant une partie de la maison, la « zone nuit » et en hiérarchisant au contraire le reste des contenus typologiques propres à la simple résidence. Une spécialisation ultérieure correspond au raffinement des systèmes structuraux-distributifs pour réaliser une « maison par excellence », le temple, l'église ; les dimensions de ces édifices s'accroissent très rapidement et les rapports entre les éléments composants qui entrent dans la formation de ce type spécialisé se compliquent.

Un autre filon est celui des structures bâties actuelles qui contiennent quelques fonctions qui, à un certain moment, se déroulaient dans des espaces ouverts ; ce sont tous les édifices pour le travail, les fabriques, les marchés et ceux pour le spectacle, les cinémas, les théâtres, etc. Dans ces derniers cas, la relation

³ Voir les pages 10-11 des fascicules cités dans la note précédente.

avec le type de base, la « maison », n'est plus directement lisible comme dans les cas précédents, mais indirectement et compliquée d'autres contenus typologiques dérivés des structures de base non plus seulement résidentielles, mais aussi des parcours, des aires productives, des hiérarchies dans l'emplacement des établissements, des structures typiques du territoire et non plus du bâti. C'est-à-dire qu'il reste toujours un lien indirect avec la maison, ses dimensions spatiales et structurales codifiées — l'interaxe des colonnades de béton armé est, par exemple, cohérent avec la grandeur de la pièce cellule élémentaire — les outils conceptuels pour résoudre la composition sont objectivables seulement s'ils sont dérivés, au-dessus des contenus les plus bas des exemples précédents, des lois de formation des structures anthropiques d'échelle plus grande, telles que celles qui sont typiques au développement d'un tissu bâti, celles relatives à la modulation d'un organisme urbain ou à la hiérarchisation d'un territoire.

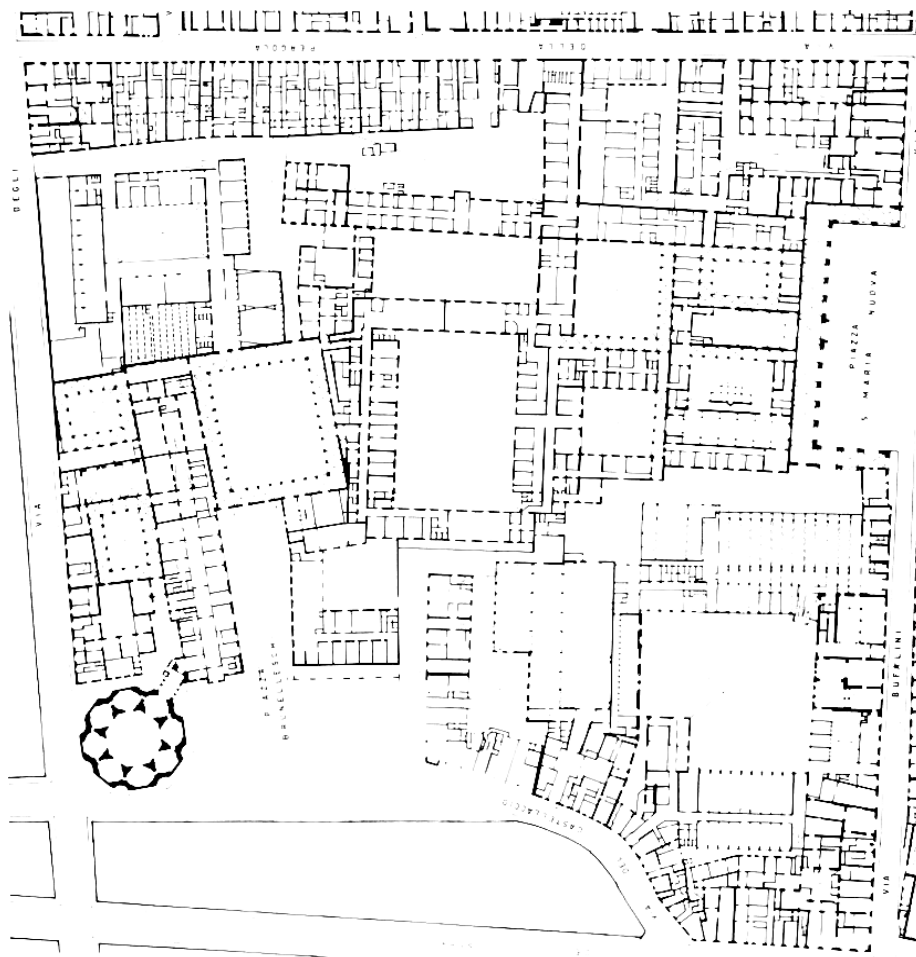


Figure 1. Rome, Saint-Pierre : les dessins des solutions de la coupole de Bamante (A), Michelange (B), Sangallo (C), et les plans proposés par Raphael (D), Peruzzi (E), Sangallo (F), et Michelange (G), montre l'opinion différente que chacun de ceux-ci avait du concept d'église et les intentions différentes que chacun réalisait dans son propre projet.

(Fletcher, B. (1896) *A History of Architecture on the comparative method*)

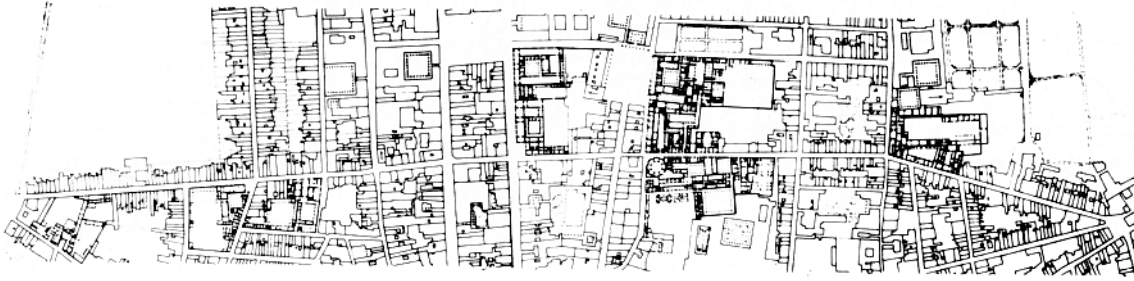


Figure 2. Îlot florentin entre les rues della Pergola, San Egidio, Bufalini, dei Servi, del Castellaccio, Alfani, typique de la partie nord de la ville entravée dans son développement bâti par des édifices spécialisés antinodaux. La vocation historique spécialisée, due à la présence de l'hôpital de Santa Maria Nuova, est confirmée aujourd'hui par la construction des édifices modernes pour le siège central d'une banque, pour la faculté des Lettres et de Philosophie, et par la présence, à l'intérieur d'un complexe conventuel existant, d'une partie de la faculté d'Architecture en plus, naturellement, de la permanence de la structure hospitalière préexistante.

3. La localisation urbaine des édifices spécialisés

Si nous analysons un cadastre, ou mieux le relevé d'une ville, nous pouvons aussitôt nous apercevoir que les édifices spécialisés ont une localisation particulière à l'intérieur du tissu bâti : voyons pour le moment qu'il existe des émergences « d'échelle urbaine » qui se disposent soit au centre ou absolument en périphérie de l'organisme. Dans l'un et l'autre cas, la localisation différente dépend du fait que les unes sont polaires, tandis que les autres sont antipolaires par rapport à l'organisme : dans le centre, on trouvera toujours la cathédrale et l'hôtel de ville, à la périphérie, le cimetière, l'abattoir, les fabriques. Il est vrai aussi que le « rayon d'influence » de chacun de ces services est égal et que la préférence de localisation dépend de la qualité intrinsèque de chacun de ceux-ci : le « centre des centres » d'un organisme urbain est qualifié comme tel précisément par la permanence, à son intérieur, des émergences qui sont uniques dans le contexte citadin et, en même temps, qui n'encombrent pas le territoire de façon excessive. En outre, la comparaison entre les types de services nous fait comprendre justement comment la cathédrale ou le palais communal sont d'utilisation plus quotidienne que le cimetière ou l'abattoir, eux aussi polaires par eux-mêmes pour un nombre restreint de préposés tels que le fossoyeur et le boucher. De plus, ce rôle est toujours confirmé par le développement que la ville a eu dans le temps : de fait, le centre reste inchangé comme localisation, les dimensions des services qui y sont localisés croissent au maximum, les périphéries, au contraire, s'éloignent avec la croissance de la ville, en repoussant petit à petit tous ces services antipolaires aux marges des nouvelles limites urbaines et en créant à l'endroit de ceux-ci un nouveau tissu bâti. Au contraire, dans une croissance typiquement modulaire de l'organisme urbain, ce sont justement les localisations antipolaires existantes aux confins d'une ville précédente qui deviennent polaires, parce que ces limites assument le rôle d'axes de renversement de la ville dans sa croissance, c'est ainsi que tous les services typiques de l'échelle élargie de la ville auront leur siège dans cet axe. C'est le cas, par exemple, de l'axe périphérique nord-sud de

la Florence de la première enceinte de murs médiévaux, l'actuelle via del Proconsolo où, au moment de la construction de l'enceinte successive de 1178, surgissent les nouveaux édifices spécialisés dimensionnés en fonction de la ville agrandie — le Palazzo Vecchio et le Bargello — confirmant avec cela que la ville s'agrandissait surtout dans cette direction, en reproduisant la partie existante à l'intérieur des vieux murs et en faisant assumer par conséquent à cette rue, d'abord périphérique, le rôle d'axe central de la nouvelle ville.

Une autre lecture qui peut nous aider à comprendre le rôle des édifices spécialisés et les conséquences que leur localisation produit sur la ville, est celle que nous pouvons faire en notant qu'au nord de Florence, entre la place du Duomo et les derniers murs médiévaux, il n'existe pas de tissu résidentiel compact semblable à celui du quartier Santa Croce ou San Frediano, mais plutôt un nombre remarquable d'édifices spécialisés avec quelques expansions résidentielles en marge, en ne tenant pas compte naturellement des quartiers du XIX^e du Maglio et de Mattonaia. Les raisons structurales du comportement particulier que la ville assume dans ce secteur, nous pouvons les comprendre justement dans la situation existante entre la première et la seconde enceinte de murs. En fait, avec la construction des nouveaux murs, un agrandissement semblable à celui qui s'était réalisé dans les autres directions de développement de la ville ne s'était pas codifié dans ce secteur, mais on s'était plutôt limité à englober l'ensemble des couvents qui étaient sortis de l'abri des murs précédents. Cette localisation des édifices spécialisés antipolaires, dotés d'une résistance spécifique, déterminée par les développements successifs de cette partie de la ville, fait que d'autres édifices du même type également antipolaires s'y implantent. Ainsi, une première situation antipolaire qui est codifiée et qui n'est pas expulsable du tissu, réussit à produire un accroissement ultérieur semblable à lui-même à cause de l'impossibilité de l'organisme de se répandre dans ce secteur de la ville qui est, par ses caractéristiques, une véritable et propre ville dans la ville. En fait, c'est justement une particularité de ce type d'édifices de constituer de véritables tissus bâtis menés à terme intérieurement et qui respectent par conséquent toute la série des lois de formation du tissu urbain.

Ces mêmes édifices, qui se placent par leurs caractéristiques dans les positions les plus périphériques de la ville, sont définissables aussi comme « spécialisés sériels » (les couvents, les hôpitaux, les prisons) puisque dans leur conformation, les composants répétitifs de l'organisme prévalent et tout au plus pouvons-nous identifier, dans les séries de parties, une hiérarchie des éléments prévalant dans les points nodaux internes ; par opposition, nous appelons « édifices spécialisés nodaux » cette catégorie des services qui est composée d'une pièce prévalant par rapport aux autres qui sont des compléments de l'organisme. Comme nous l'avons déjà dit, ce sont ces édifices spécialisés nés comme organisation d'espaces fonctionnels couverts et fermés substitutifs d'espaces ouverts : l'église, le marché, le théâtre sont typiques de cette catégorie. Par conséquent, une préférence de localisation dans les limites de l'organisme urbain naît ensuite, précisément de ces caractéristiques intrinsèques : en fait, les

premiers sont antipolaires et les seconds polaires parce que — comme nous l'avons vu — les premiers constituent par eux-mêmes de véritables et propres tissus, (pour cette raison, ils ont besoin de grands espaces) tandis que les seconds ont comme caractéristique principale le fait de se placer aux intersections entre plusieurs tissus urbains contigus ou opposés et en position de retaille par rapport au tissu bâti.

Un autre aspect à considérer est que les édifices polaires placés au croisement de plusieurs tissus bâtis nous posent justement aussi le problème de reconnaître l'échelle d'interférence du service singulier dans la ville. En fait, la cathédrale étant « l'église des églises », pour recourir à un exemple mentionné précédemment, elle est localisée dans le « centre des centres », mais les diverses églises mineures — par exemple, les églises paroissiales qui forment le diocèse de la cathédrale — seront situées au centre d'un sous-module urbain qui sera localisé en position de centre de gravité dans un certain nombre de tissus bâtis qui gravitent autour. Par cette indiscutable modularité urbaine, les différents modules coïncident souvent avec les diverses phases de développement de la ville elle-même, chaque type de service aura alors une attribution de localisation liée au module de référence et une autre, différente de la première, qui dépend du contexte général : ainsi cette église paroissiale sera polaire si elle est lue à l'échelle de son quartier de pertinence et antipolaire si elle est vue dans l'optique de la ville comprise globalement.

Les urbanistes ont codifié cette interrelation entre la ville et la localisation des services en attribuant à chacun d'eux un « rayon d'influence » qui augmente parallèlement à la croissance de l'interférence du service singulier à partir de l'échelle du « voisinage » jusqu'à celle de la métropole. Par exemple, « le système des services scolaires actuel admet une diversité d'ordres de grandeur de l'agrégat sous-jacent, en correspondance avec les diverses spécialisations des types d'écoles : nous aurons, disons, une maternelle pour chaque groupe de 500 habitants, une école élémentaire pour chaque 2 000, une école secondaire par 5 000, un lycée chaque 10 000. Cela veut dire que les 500 habitants qui gravitent autour d'une maternelle seront établis dans un tissu qui s'associe à quatre autres modules semblables à lui-même pour établir la polarité nécessaire pour accueillir l'école élémentaire, ou à 20 autres modules pour celle nécessaire à l'implantation d'un lycée. La portion d'agrégat qui se trouve entre l'école élémentaire et le lycée acceptera ce dernier comme pôle concentrateur des cinq autres modules d'école élémentaire et le lieu de celle-ci comme antipôle, ainsi de suite, même si à son tour l'antipôle sera le pôle d'un module plus petit »⁴

⁴ Voir les pages 11-30 des fascicules cités à la note 2.

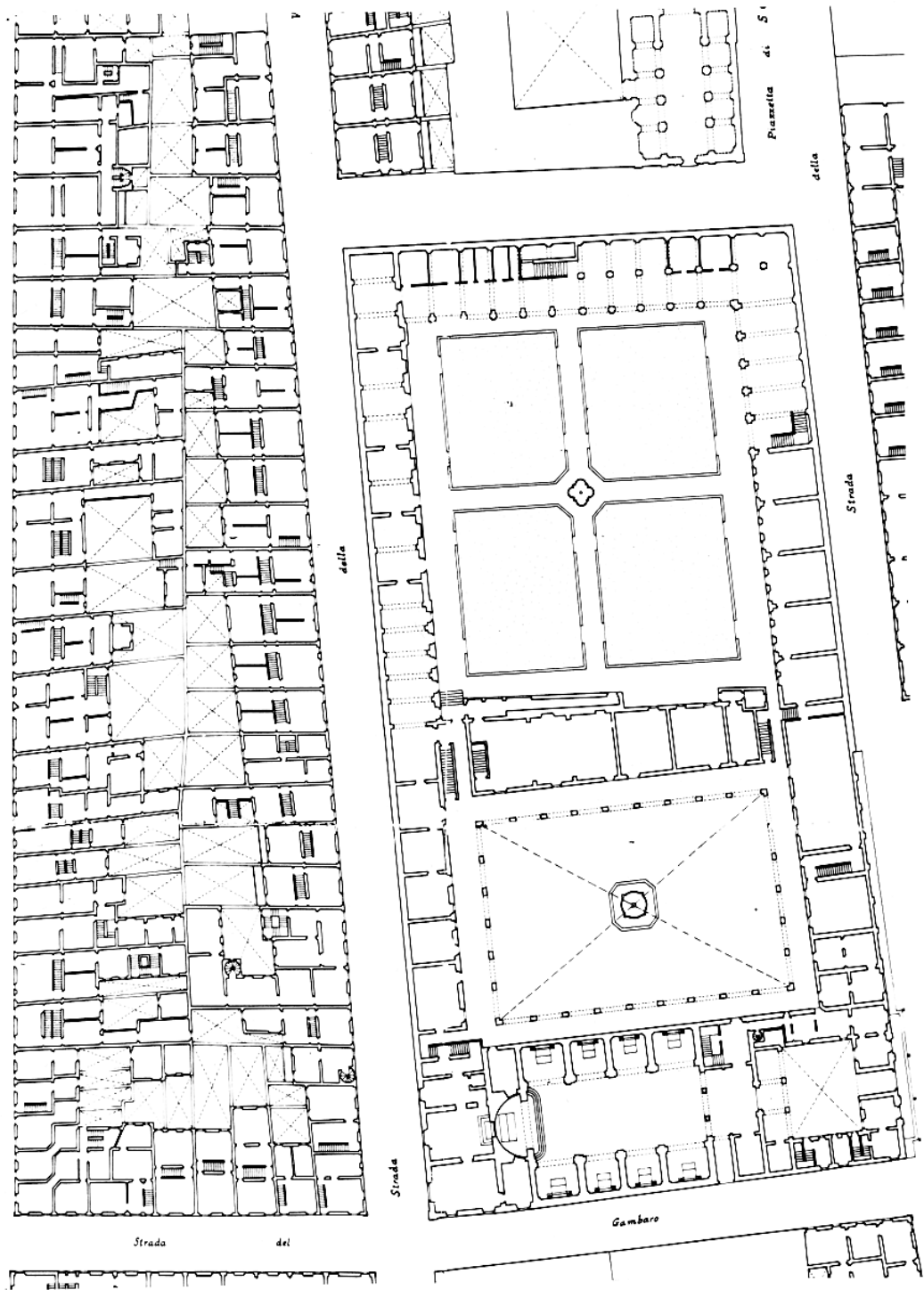


Figure 3. Florence, rue Guelfa-Alfani : importante voie contre-radiale pour le raccordement est-ouest, la localisation des édifices spécialisés préfèrent les coins que les rues radiales forment avec cet axe viaire.

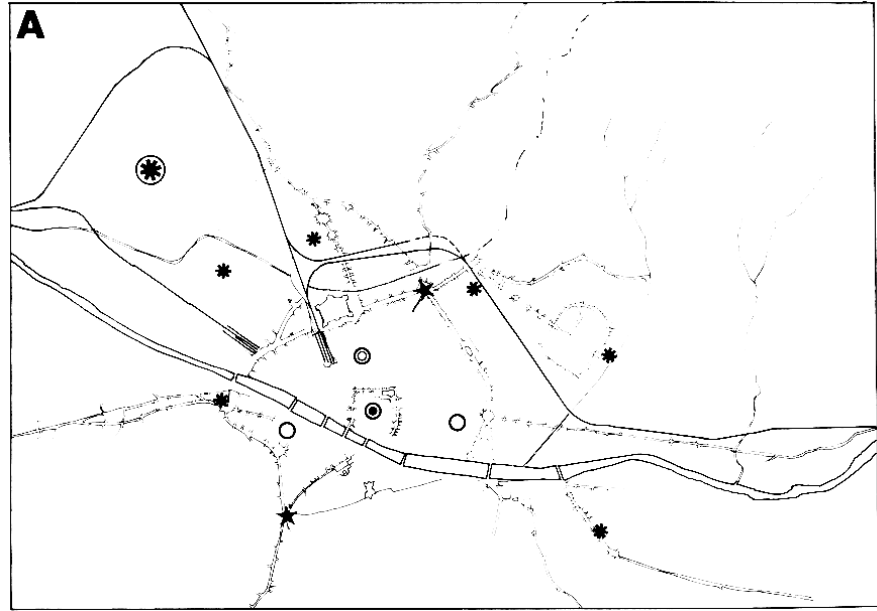


Figure 4. Tissu de bâti de base en contact avec un édifice spécialisé antinodal (couvent) qui est, par sa nature, « ville dans la ville » et qui entrave le la croissance du tissu urbain.
 P. Vaccaro (1968) *Tessuto e tipo edilizio a Roma*. Roma : Centro Studi di Storia Urbanistica.

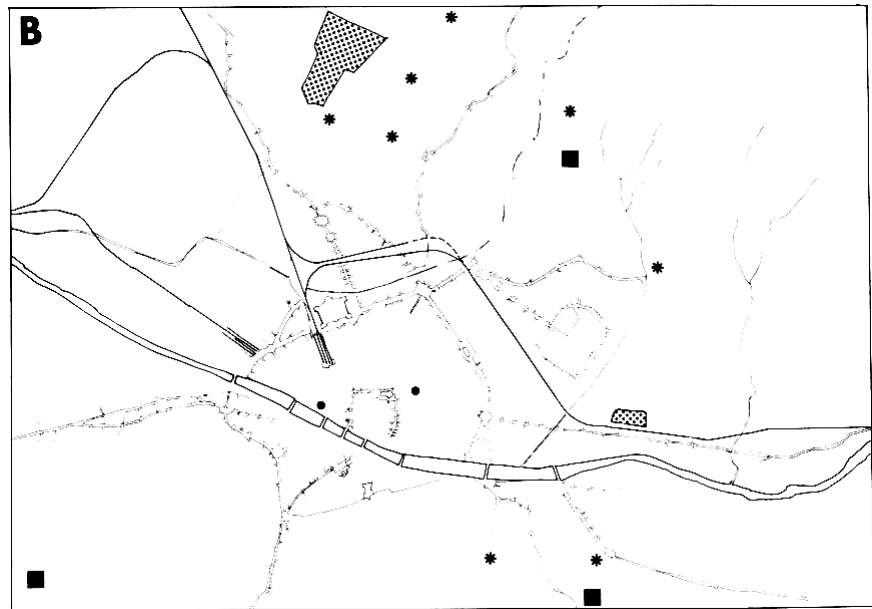


Figure 5. La modulation urbaine des édifices spécialisés.
 A. *Marchés et centres commerciaux* : du marché au centre de la vieille ville, on passe à trois marchés couverts consécutifs à la planification de Poggi ; actuellement, les nouvelles structures des supermarchés (astérisques) se placent modulairement dans les nouveaux quartiers tandis que le commerce de gros est concentré dans la nouvelle zone commerciale di Novoli (astérisque encerclé).
 B. *Hôpitaux* : les deux structures anciennes — San Giovanni di Dio et Santa Maria Nuova — sont intégrées d'abord avec les centres hospitaliers de Careggi et S. Salvi (pointillé) ensuite avec les hôpitaux localisés périphériquement (carrés) et avec les structures singulières pour chaque spécialisation médicale (astérisques).

.4. Le changement de rôle des édifices spécialisés

La variation des entités modulaires constituant l'organisme urbain rend évident un autre aspect typique des édifices spécialisés, c'est-à-dire leur possibilité de changement de rôle dans une étroite adhésion au processus de transformation de la ville.

Nous pouvons vérifier une première gamme de transformations en constatant que de nombreux services s'accroissent et se spécialisent, en se localisant différemment, de manière cohérente avec les qualifications diverses assumées dans le temps par les secteurs de la ville auxquels ils appartiennent. Chaque phase de croissance organique des structures urbaines — les parcours et les tissus bâtis — produit une hiérarchisation des services différente de celle qui existait dans la phase précédente, la modulation de ceux-ci varie tant dans la localisation que dans l'ordre de grandeur des édifices mêmes : la situation des centres commerciaux à Florence est emblématique.

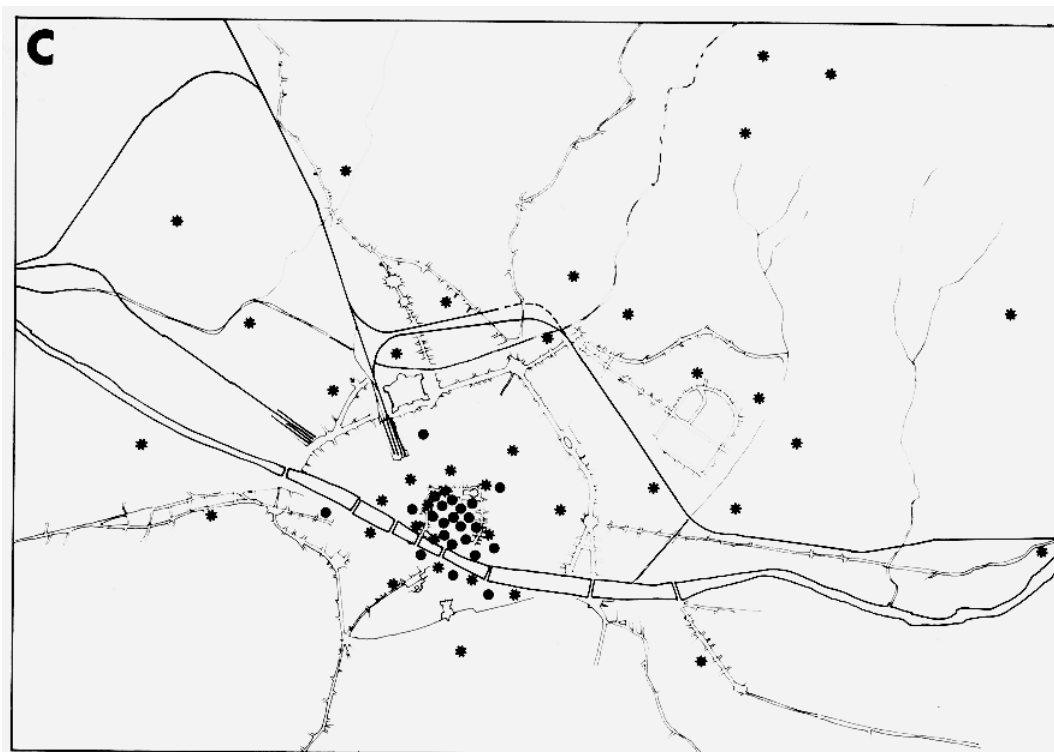


Figure 6. C. *Églises paroissiales* : aux églises paroissiales très finement distribuées dans le tissu de la ville ancienne se substituent les structures actuelles, distribuées sur toute la partie du territoire édifié avec une modularité notablement plus élargie que la précédente.

D. *Centre et périphérie* : au centre urbain avec les localisations polarisantes — cathédrale, hôtel de ville, centres administratifs — s'opposent les localisations des cimetières (a) et des grosses casernes militaires (carrés avec étoiles) décidément antinonaux. Les abattoirs, le marché de poissons, celui des fruits et légumes, la centrale du lait (pointillé) se disposent aussi à la périphérie, tandis que les emplacements militaires (d) plus fins se situent aussi dans le centre urbain, parce qu'ils ont occupé des structures spécialisées préexistantes, comme les prisons (c).

Dans la ville pré-unitaire, la localisation du marché principal confirmait encore le lieu du forum de la ville de l'époque romaine, tandis que dans les sous-centres de quartier, quelques marchés de quartier qui avaient trouvé des localisations en situations polaires — des places ou des élargissements de rues⁵ — se sont formés, avec le temps, et s'acquittaient du service plus fin et immédiat des tissus bâtis contigus ; en outre, les grandes foires saisonnières, encore caractéristiques d'une société préindustrielle, se sont réalisées dans les espaces libres en dehors des portes. Avec la planification de Poggi, cette structure de service commercial se codifie, en opérant en même temps des choix de localisation spatiale qui sont typiques de la culture urbanistique du temps et qui tiennent compte de la variation du rôle de la ville. En fait, le déplacement du marché principal de son lieu d'origine à l'espace obtenu avec l'évènement réalisé à San Lorenzo et l'utilisation de deux aires non encore édifiées à Santa Croce et à San Frediano⁶ pour y construire trois structures permanentes de marchés couverts représentent une prise de conscience de la croissance qualitative que l'organisme urbain avait eu entre-temps et simultanément, de l'usage différent qu'on voulait faire des lieux urbains. Le forum romain devient ainsi le centre représentatif de toute la ville et le marché principal est abrité dans le centre antique, tandis que les deux autres sont placés en périphérie, effectuant ainsi une hiérarchie intrinsèque aux trois localisations. La construction récente, dans le tissu urbain d'expansion, des structures de supermarchés qui sont les services commerciaux les plus à jour, confirment par leur positionnement et avec l'ensemble des autres types de services escortés, le caractère monocentrique du développement que la ville a eu jusqu'à aujourd'hui et souligne la pertinence de chacun d'eux à un module urbain propre ; par conséquent, ces structures neuves déterminent aussi, entre autres, un changement de rôle des structures précédentes cohérent avec les vocations changées, toujours plus tertiaires, dans le centre ancien.

Nous pouvons relever une autre série de transformations dans les édifices spécialisés au moment de la diversification diachronique du nombre de fonctions présentes en chacun de ceux-ci : c'est-à-dire quand il finit par y avoir plusieurs d'édifices dont chacun exerce une des fonctions premières exploitées par l'édifice précédent, les vocations d'un édifice se spécialisant de manière progressive. C'est le cas, par exemple des églises paroissiales et des hôpitaux : les premières surgissent comme centres avec des services qui s'ajoutent au simple service religieux — comme les services de l'état civil, scolaire et d'assistance — précisément parce que l'Église s'était substituée au pouvoir civil des États non suffisamment organisés et efficaces ; des édifices spécifiques ont ensuite été institués pour chacune de ces fonctions.

⁵ Les marchés de quartier existaient devant l'église San Ambrogio, sur la place San Pier Maggiore, sur la place San Spirito, sur la place San Felicità et sur la place du Sestello.

⁶ Pour des notes plus élaborées sur le marché de San Frediano et pour une bibliographie complète sur l'argument, voir Macci, L.; Orgera, V., *Piano e progetto nella costruzione delle città*. Firenze, 1979.

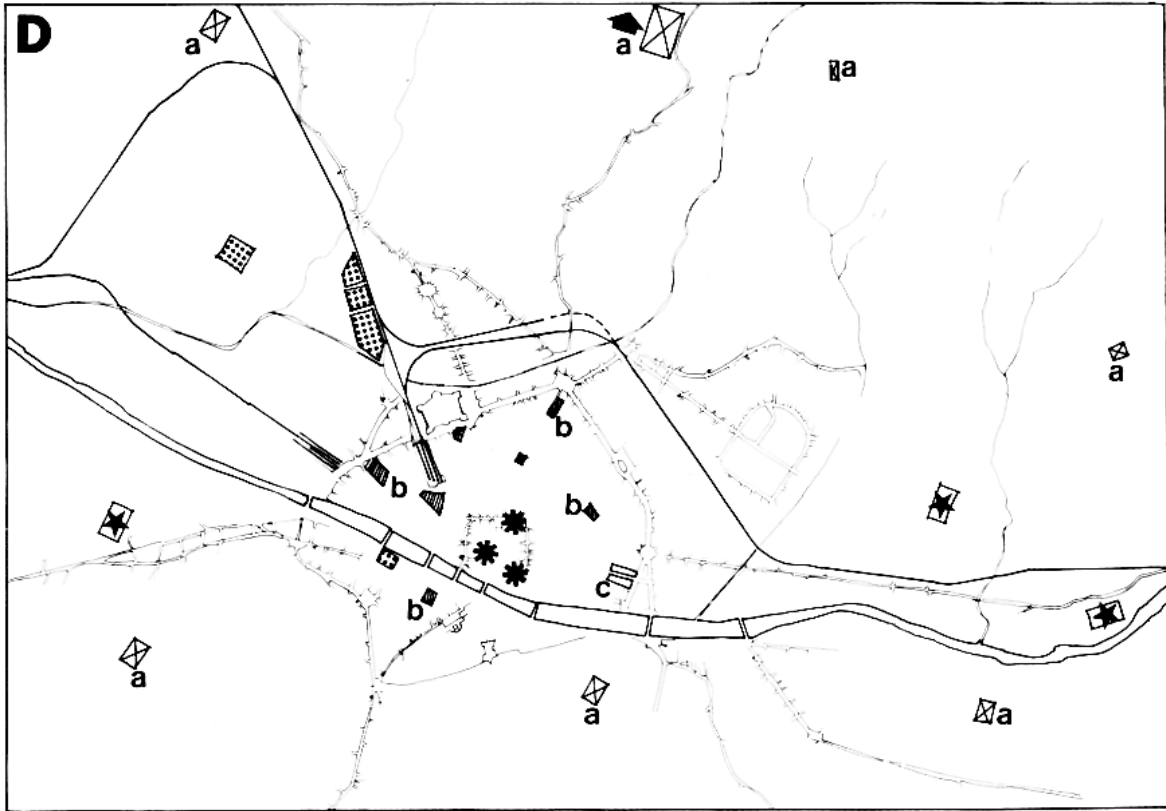


Figure 7. L'évolution du plan et sa complication structurale-distributive progressive illustrent le processus typologique des églises anglaises : le groupe A est constitué d'églises de la période qui va du V^e au XI^e siècle, le B du XII^e, le C du XIII^e, le D du XIV^e, et le E du XV^e siècle. (B. Fletcher, op. cit.)

Le processus est le même pour les hôpitaux : à partir d'un édifice primitif — pas toujours distinct du couvent — où étaient recueillis et soignés les malades avec tous les types de maladies, nous en sommes venus actuellement à des hôpitaux différenciés par spécialisations singulières, du gérontocomium à l'hôpital psychiatrique, de l'hôpital traumatologique à celui de médecine nucléaire, etc. Dans le cas des hôpitaux, un fait significatif, entre autres, est que dans le processus de spécialisation progressive, on en soit arrivé à la situation actuelle à travers une première spécialisation, par étages, à l'intérieur d'un même édifice, en substituant ensuite un pavillon au simple étage, jusqu'à la codification des diverses spécialisations dans des hôpitaux différents.

Ces faits entraînent indubitablement des conséquences immédiates dans la composition des édifices et dans la localisation de ceux-ci dans le contexte de la ville : une église paroissiale d'époque tarde-médiévale, par exemple, ayant toutes les attributions énumérées ci-haut, devait être distribuée par le menu dans le tissu bâti de manière à pouvoir exercer avec une plus grande facilité les missions auxquelles elle était destinée. Elle n'avait pas tellement besoin d'une grande pièce unitaire (temple) mais plutôt de plusieurs espaces coordonnés entre eux pour

l'accomplissement des fonctions civiles. Vice versa, les églises paroissiales d'époques tardo-renaissance et baroque — mais en partie aussi celles d'aujourd'hui — ont un rayon d'influence décidément plus grand⁷, Pour cette raison, elles sont plus rares dans le tissu, justement parce qu'elles ont cédé à d'autres services les attributions liées à un rapport très fin avec les citoyens et, par conséquent, elles se sont notablement agrandies comme salle d'assemblée, en perdant au contraire une bonne partie des pièces destinées aux autres buts institutionnels qu'elles ne possèdent plus.

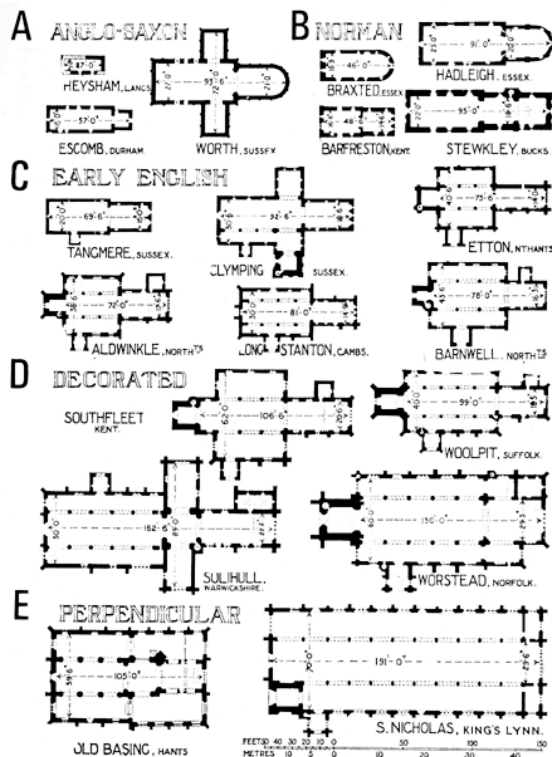
Nous pouvons vérifier aussi les transformations de rôle subies par les hôpitaux dans leurs changements de fonction et, par conséquent, leur localisation différente à l'égard de la ville. En fait, puisqu'ils sont des édifices unitaires, ils peuvent se situer à l'intérieur de l'organisme urbain, même si c'est en position antipolaire ; quand ils se spécialisent ensuite en pavillons assemblés dans un seul édifice, ayant besoin de grandes superficies, ils se disposent à l'extrême périphérie de la ville; quand ensuite chaque édifice possède une seule attribution, il privilégie une position polaire par rapport à un contexte territorial et non plus urbain, puisque l'univocité de sa spécialisation présuppose nécessairement un plus ample rayon d'influence. Considérons, par exemple, le système hospitalier florentin : les hôpitaux Santa Maria Nuova et San Giovanni di Dio, les seuls jusqu'à la fin du XIX^e siècle, sont disposés à la marge de la ville ancienne : le premier, dans le contexte de ces édifices spécialisés antinodaux présents, comme nous l'avons dit, au nord de la ville, adjacent avec l'avant-dernière enceinte des murs médiévaux ; le deuxième, dans le faubourg marginal au fleuve à l'ouest de la ville. Avec la croissance du noyau urbain et la spécialisation progressive, au début du XX^e siècle, le centre hospitalier de Careggi s'est constitué à l'extrême périphérie où, avec de nombreux pavillons, se sont réalisés autant de services spécifiques qu'il y avait alors de spécialisations médicales variées. Maintenant, en plus de construire quelques hôpitaux avec des services de base aux extrêmes limites du territoire urbain, qui servent aussi les communes limitrophes — à Ponte, à Ema, à Scandicci, etc. — il s'est créé aussi un réseau de services hospitaliers extrêmement spécifiques⁸, qui ont un rayon d'influence étendu à tout le territoire florentin ; le déplacement de ceux-ci est directement lié au système de trafic rapide propre à faciliter l'accès aux divers complexes.

Un autre changement, auquel les édifices spécialisés sont exposés dans le temps, est constitué par la perte de leur propre spécificité de fonction dans les phases de récession de l'organisation civile. Il est typique d'une civilisation avancée d'avoir des édifices toujours plus spécifiques, comme nous l'avons déjà dit, mais il peut arriver, pour des causes diverses, que les raisons fonctionnelles

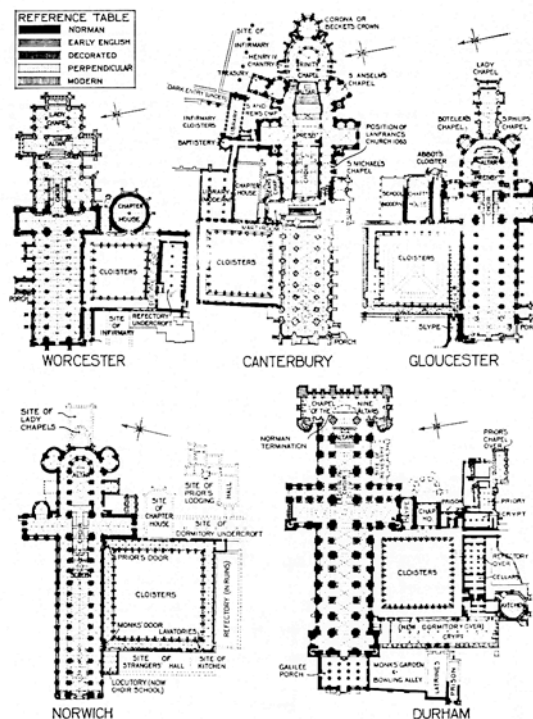
⁷ Entre le XII^e et le XIII^e siècle, Florence comptait cinquante-six paroisses, tandis qu'il y en a actuellement quatorze.

⁸ Par exemple, les deux centres traumatologiques, un à Careggi, l'autre sur la viale dei Colli, les divers gérontocomiums, le centre de réhabilitation de la via Massia, etc.

qui avaient déterminé leur constitution viennent à déchoir, alors l'utilisation successive de ces édifices pourra se produire seulement pour ces parties moins spécialisées et plus communément répandues dans toutes les structures bâties. Dans le cas même d'un grand traumatisme civil, comme la chute de l'empire romain, disons que la réutilisation des édifices spécialisés romains s'est limitée à l'usage de ces parties qui, en chacun, correspondait le plus aux besoins de base. C'est le cas, par exemple, des amphithéâtres existants dans plusieurs villes d'origine antique : la survivance de ces structures fut garantie du fait que chaque arcade des ordres superposés dont était construit l'amphithéâtre à été réduit à une maison, précisément par son adhésion métrique et de superficie à ce même type de bâti. Cependant, l'édifice se transforme en bâti de base en utilisant ce qui en son temps était dérivé directement de l'expérience structurale atteinte dans la construction des maisons : la travée, disposée à chaque 5-6 mètres, construite à l'image des interaxes maximum entre les parois portantes d'une maison. C'est précisément cette partie de l'édifice qui se retrouve à fonctionner comme habitation, tandis qu'au contraire, les autres parties du même édifice, excessivement spécialisées, qui nécessiteraient des adaptations complexes pour devenir des édifices de base, cèdent et tombent en ruine⁹.



220 materiali per un progetto d'architettura



⁹ Ce qu'on obtient au moyen de ces transformations en bâti de base ne pourra pas évidemment réaliser pleinement le type de maison dominant à ce moment, puisqu'il est déterminé par les structures réutilisées : on aura donc seulement une variante synchronique de ce type.

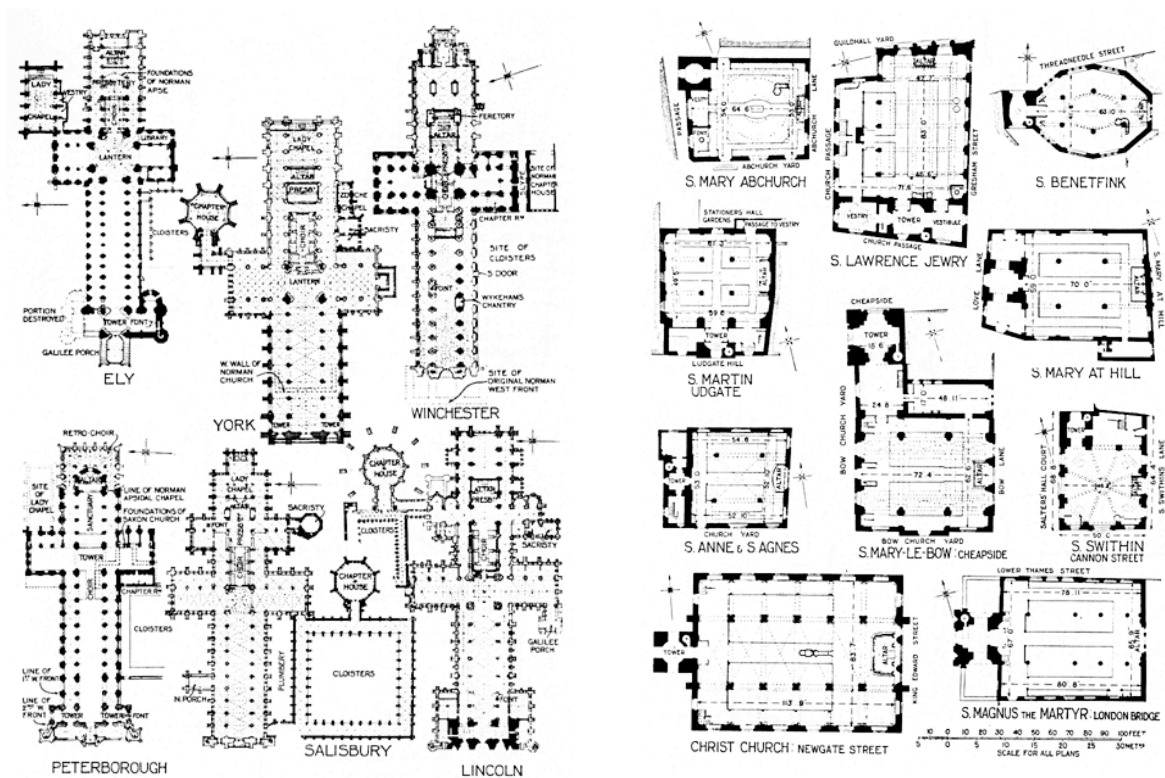


Figure 8. Comparaison entre les principales cathédrales anglaises : le gothique, dans ses diverses acceptions chronologiques, empreint tous ces édifices qui se diversifient, dans la composition en plan, par la manière différente de sérier les éléments composants. (B. Fletcher, op. cit.)

Dans la majeure partie des cas cependant, les édifices spécialisés peuvent faire fonction de bâti de base, évidemment avec un rendement plus ou moins grand selon l'élément de composition qui sera tour à tour réutilisé. Il suffit de rappeler, par exemple, l'épisode du film florentin *Sciuscià* de Roberto Rossellini, dans lequel les évacués campaient, durant la dernière guerre, dans la cour du palais Pitti : chaque travée de la cour d'Ammannati, divisée des voisines par des rideaux et des meubles empilés, devenue la maison d'une famille comme si chacune était un élément d'une série d'édifices de base unicellulaires en rangée. L'occupation des salons du même palais ne se serait pas produite aussi facilement, parce que ceux-ci se prêtaient moins dans leur dimensionnement et dans leur distribution hiérarchisée à se transformer en éléments sériels utilisés comme cellules : cette diversité entraîne, par conséquent, un autre problème spécifique au moment de la transformation en bâti de base et, disons généralement, de la réutilisation des édifices spécialisés. En fait, précisément pour les raisons invoquées ci-haut, il n'est pas toujours facile et possible de trouver une concordance entre les qualités typologiques existantes du bâti dans un certain édifice — construit avec des fonctions spécifiques en un certain lieu — et un usage actuel qui soit congru. Rappelons, par exemple, les erreurs inhérentes à l'assurance avec laquelle s'est opérée la réutilisation de l'énorme patrimoine bâti

que les États ont trouvé à leur disposition après la suppression des ordres religieux, au cours de tout le XIX^e siècle jusqu'à aujourd'hui, en insérant dans ces édifices des écoles, des hôpitaux, des casernes, des bureaux publics, etc., avec l'intention anticonformiste de densifier et d'obtenir mieux avec moins. En effet, il ne semble pas qu'on se soit rappelé le contenu intrinsèque que l'édifice exprimait dans sa réalité structurale, distributive et qualitative, en perdant ainsi la possibilité d'identifier et de mettre en oeuvre un type de réutilisation cohérent avec la structure d'origine et en dépassant souvent, par conséquent, les limites maximales de réutilisation, au-delà desquelles on réussit seulement à dénaturer l'édifice sans arriver à une adéquation de la structure aux nouvelles fonctions.

Précisément parce qu'il est indispensable aujourd'hui de récupérer à la vie quotidienne plusieurs édifices qui ont perdu leur fonction spécifique plutôt que d'encombrer ultérieurement le territoire avec de nouvelles constructions, voici qu'il faut alors chercher à opérer avec une attention réfléchie à la réalité structurale des édifices que nous voulons récupérer, donc à proposer les utilisations qui ne dépassent pas les limites des possibilités intrinsèques de chacun de ceux-ci. Cela demande de chercher à comprendre les phases de formation de ces édifices complexes, puis de comprendre le stade le plus avancé que ceux-ci peuvent supporter dans le processus typologique du filon pertinent, et de leur adapter en conséquence une fonction moderne qui soit pertinente.

Titre original : « L'edilizia specialistica »

In : Macci, Loris (1980) *Materiali per un progetto d'architettura*. Firenze : Teorema.

© Pierre Larochelle version française

PL/30.11.03

LA COULEUR COMME COMPOSANTE DU LANGAGE ARCHITECTURAL : NOTES DE RECHERCHE

Pierre Larochelle

Extraits d'un mémoire de 1998 concernant le design d'un projet de recherche

Le point de vue que je défends est celui d'un spécialiste de l'étude des processus de genèse et de transformation des milieux construits. Je crois que :

- La couleur doit être considérée comme une composante du langage architectural et non en elle-même ;
- L'identification des rapports — règles de syntaxes, types de contrastes — est beaucoup plus important pour identifier la « culture » locale que l'identification des seuls éléments — les teintes utilisées —

Patrimoine et paysages culturels

Si on pose le problème en termes de conservation des valeurs patrimoniales des structures à grande échelle du milieu bâti, c'est-à-dire de préservation de l'identité culturelle des lieux, il est certain que la couleur est un des éléments qui contribuent à la caractérisation des paysages urbains.

Une recherche sur l'explicitation des règles culturelles qui sont à l'origine de la production du cadre bâti existant est certainement pertinente. Le fait est que la grande majorité des intervenants qui participent à la transformation de l'arrondissement historique se réfèrent encore aux principes généraux — je devrais dire nébuleux — de la charte de Venise et autres théories qui datent des années cinquante. De fait, la plupart des architectes qui pratiquent au Québec sont tout à fait aliénés à la culture de la société québécoise. Ils continuent d'interpréter à la lumière des dogmes du mouvement moderne — auxquels ils continuent d'adhérer même lorsqu'ils empruntent le vocabulaire postmoderne — les prescriptions de la doctrine de conservation. Ainsi, ils persistent à croire à l'expression « insertion par contraste » qui est manifestement un oxymoron. Cela vient d'une compréhension erronée — qui persiste même dans l'enseignement universitaire — du concept d'authenticité et de la notion de « faux » historique.

Le contrôle des transformations

En vertu de son pouvoir discrétionnaire, la Ville de Québec exerce un contrôle sur les projets d'intervention dans l'arrondissement historique. En principe, la Commission d'urbanisme a le droit de d'exiger des changements de forme ou de

couleur comme condition d'approbation d'une demande de permis de construction. Il est possible que le contrôle réel ne soit pas systématique, la Commission ne disposant pas de critères opératoires pour exercer un tel contrôle.

Dans les documents de la ville comme dans ceux d'autres organismes, publics ou privés tels que la Commission des biens culturels, la question de la couleur est toujours abordée en termes de directives vagues qui font invariablement référence au critère de l'harmonie, une notion jamais définie, mais qui renvoie manifestement au contenu des traités classiques d'esthétique, dans lesquels la couleur est abordée en elle-même, jamais comme une composante de la culture du bâti.¹ Concrètement, le soi-disant critère d'harmonie est par conséquent sujet à interprétation sur la base de cultures de goûts et, par conséquent, il est sans aucune valeur opératoire. En pratique, lorsqu'un contrôle est exercé, il en résulte une imposition tyrannique des préférences de fonctionnaires — qui appartiennent par définition à une sous-culture de goûts largement minoritaire : le soi-disant « bon goût » — au mépris des droits des citoyens à leur « mauvais » goûts.

De fait, il est facile de constater que les couleurs approuvées par les fonctionnaires — donc jugées par eux harmonieuses sinon suggérées par eux — varient notablement selon les périodes et probablement selon les préférences personnelles des fonctionnaires en poste.

La dimension éthique du problème

En cette matière, le type de contrôle présentement exercé par la ville de Québec n'est absolument pas défendable au plan éthique. Cela n'est d'ailleurs pas sans créer chez de nombreux citoyens du Vieux-Québec une frustration parfaitement justifiée.

Ou bien la ville doit définir des règles clairement compréhensibles, opératoires et fondées sur des connaissances objectives, ou bien elle doit renoncer à contrôler l'usage de la couleur dans le centre historique.

L'échelle des paysages urbains

À l'échelle des paysages urbains, la grammaire des couleurs qui fonde l'identité reconnaissable d'un quartier concerne prioritairement les grandes surfaces : les toitures, les parements de murs, les revêtements du sol dans les espaces publics. Il y a tout lieu de croire qu'on pourrait se dispenser d'exercer un contrôle sur les éléments à plus petite échelle, les portes, les cadrages de

¹ De plus, ces traités sont aujourd'hui totalement ignorés des architectes et autres intervenants pour qui la seule catégorie esthétique connue est le beau et ce qui est beau est ce qui est conforme à leurs préférences personnelles.

fenêtres, les châssis et les corniches, qui sont des éléments qui changent de couleur beaucoup plus fréquemment parce que généralement ils sont peints. C'est aussi sur ces éléments que les propriétaires exercent leur droit à la personnalisation de leur propriété et au contrôle sur leur environnement immédiat.

En ce qui concerne les toits plats, aussi longtemps que leur couleur n'a pas fait l'objet d'attention critique, on n'avait pas besoin de critères pour en orienter le choix. Mise à part leur utilisation comme surface d'affichage, on n'avait pas non plus de problèmes de contrôle. Toutefois, à partir du moment où la Ville attire volontairement l'attention des architectes qui interviennent dans le Vieux-Québec sur le traitement des toitures comme objet scopique et, par conséquent, que la toiture devient un nouvel objet de composition consciente, il est certain qu'on peut s'attendre à toutes les dérives possibles hors du sens commun, aux pires bêtises, justifiées par des intentions « artistiques » d'« auteurs » qui n'entretiennent aucun intérêt pour la culture du bâti héritée et ne manifestent aucun souci pour les qualités qui fondent l'identité du milieu.²

LES BASES CONCEPTUELLES DE LA RECHERCHE

Il existe une masse considérable de recherches sur la couleur comme réalité physique, sur les mécanismes de perception de la couleur, sur la signification des couleurs. Leurs résultats sont cependant de peu d'utilité pour les aménagistes. Ce qui manque aux architectes et aux designers urbains, c'est une connaissance opératoire des règles syntaxiques qui gouvernent la dynamique des relations réciproques des couleurs et des autres composantes des formes des objets bâtis considérés comme des produits de culture matérielle. En architecture, la couleur « fait système » avec les caractères constructifs et les traits stylistiques des édifices.

Dans les théories architecturales traditionnelles, qui sont faites de juxtapositions de considérations techniques et esthétiques, la couleur est abordée sous l'angle de règles universelles d'harmonie, tout comme les questions de proportions et de rythme. Une telle approche, qui relève de l'histoire des arts décoratifs, n'est d'aucune utilité pour produire des connaissances sur la culture du bâti propre à chaque société et à chaque époque.

On peut dire la même chose de la manière dont la question du contrôle des couleurs est abordée dans la doctrine de la conservation, du moins si on fait exception de la contribution récente de chercheurs qui cherchent précisément à substituer aux prescriptions et proscriptions universelles de la doctrine un

² Il suffit de penser au « concept » de boîte noire qui a mené à un traitement aussi incivil que culturellement irresponsable de l'enveloppe de la caserne Dalhousie, en plein arrondissement historique prétendument protégé.

ensemble de règles objectives, dérivées de l'étude scientifique des processus de formation et de transformation des milieux bâtis.

Il ne s'agit donc pas tellement de tenir compte d'autres variables, mais de d'utiliser un autre cadre théorique³.

Les études sur Sapporo

Je ne connais pas ces études auxquelles vous faites référence. Toutefois, ce que vous en rapportez concernant l'approche, les intentions des chercheurs et leurs conclusions suffit pour me convaincre de ne pas perdre mon temps à les lire.

La velléité d'imposer par décret une harmonie de couleurs dans une structure de la taille d'un organisme urbain relève d'un abus de pouvoir typique d'architectes qui se conçoivent encore comme des créateurs demiurges. Il y a là une négation de la nature de la ville en tant qu'oeuvre collective en transformation continue. La ville n'est pas un objet à colorier de manière unitaire pour l'amusement d'architectes mégalomanes en mal d'expression personnelle.

Quant au principe voulant que les villes nordiques devraient inspirer la chaleur et l'individualisme, cela apparaît comme une prescription totalement arbitraire et idéologique. D'ailleurs, à première vue, il me semble évident que cela s'inscrit en contradiction flagrante avec les pratiques culturelles historiques observables à l'échelle de la planète. Si des « recherches » universitaires mènent à de telles conclusions, la rigueur scientifique de la méthode utilisée par les chercheurs peut sérieusement être mise en doute.

LES BUTS DE LA RECHERCHE

Caractère fondamental de la recherche

La recherche pourrait n'avoir d'autre but que le développement de la connaissance. Personne n'a encore cherché formuler les règles — propres à notre aire culturelle — d'une grammaire des couleurs des objets bâtis. De plus, les études scientifiques existantes en morphologie et syntaxe architecturales ont accordé jusqu'à maintenant très peu de considération à la couleur.

³ Voir à ce propos : Laroche et Lamandi (1998) *Continuity and Change in Anthropic Environments: Toward A Control Based on the Knowledge of Historical Transformation Processes*. Proceedings of the Second international seminar: *Conservation and Urban Sustainable Development. A Theoretical Framework*. Recife, Brasil, October 1998.

Caractère appliqué de la recherche

Si la recherche présente un caractère appliqué, l'objectif doit être la production d'un outil pour la sauvegarde des valeurs patrimoniales du cadre bâti. La préservation du patrimoine urbain implique la conciliation des transformations nécessaires des cadres bâtis existants avec le maintien de l'identité culturelle des lieux.

Par conséquent, un outil cognitif approprié devrait permettre aux instances publiques de fonder l'encadrement des projets d'intervention sur des connaissances objectives, sans limiter indûment la liberté de choix des citoyens et, en même temps, fournir aux intervenants — architectes, constructeurs et propriétaires — des règles compréhensibles et opératoires sur lesquels ils peuvent fonder les choix de couleur pour les surfaces qui contribuent à la caractérisation des paysages culturels perçus à partir du domaine public collectif.

Plus précisément, il s'agit de définir clairement les limites entre les choix conformes avec la continuité de la culture du bâti qui a forgé l'identité du lieu et ceux qui sont en rupture avec les processus typologiques en acte.

La différence entre les objectifs purement gnoséologiques et les objectifs appliqués peuvent sembler ténus. Toutefois, il ne suffit pas de connaître les pratiques en usage jusqu'à maintenant dans une aire culturelle et les habitus sur lesquels ces pratiques sont fondées pour être en mesure de déterminer les conditions de maintien d'une continuité reconnaissable dans le changement entre le passé et le futur. Il s'agit de reconnaître le caractère processuel de l'évolution de l'architecture.

LA MÉTHODOLOGIE

Partie 1 : le schème de couleurs actuel

Le mot actuel laisse entendre que la recherche aurait un caractère synchronique. Si la recherche doit poursuivre des objectifs appliqués, associés à la conservation du patrimoine, j'estime qu'il est nécessaire de procéder à une étude diachronique. J'y reviendrai plus loin.

Les couleurs comme les autres composantes du langage architectural s'inscrivent dans une tendance générale et constante à la complexification et à la diversification des formes des milieux bâtis. Ce phénomène est lié au mode de production des teintures et peintures qui a changé radicalement avec les progrès de l'industrie chimique. Malgré le fait que la gamme de teintes possibles aujourd'hui est encore beaucoup plus restreinte dans l'industrie du bâtiment, en

regard des arts plastiques, à cause du prix prohibitif de certains pigments, le problème du choix des couleurs en design est un problème récent.

Les couleurs dans la culture du bâti

Il convient de distinguer :

- Les matériaux dont la couleur est déterminée par la matière naturelle dont ils sont faits
- Les matériaux teints dans la masse
- Les matériaux peints

De plus, il faut distinguer les « surfaces de sacrifice » des composantes plus permanentes du parement de l'enveloppe des bâtiments. En matière de conservation, plus particulièrement en matière d'entretien, on appelle « surface de sacrifice » les parements qui doivent être changés périodiquement parce que leur durée de vie est moindre que celle de l'édifice. La peinture est une surface de sacrifice, les stucs et autres enduits doivent aussi être remplacés périodiquement, à des intervalles plus longs, de sorte qu'ils sont susceptibles de changer de couleur plusieurs fois dans la vie de l'édifice malgré le fait qu'ils sont colorés dans la masse. Sur les toitures, par exemple, les bardeaux d'asphalte doivent être changés aux vingt ans.

Cette aspect de la réalité, avec ses corollaires et ses conséquences — l'évolution des goûts avec le temps, la diversité croissante des choix offerts, la tendance à vouloir mettre les édifices anciens au goût du jour, etc. — doit être prise en compte dans l'élaboration d'une grammaire transformationnelle du cadre bâti.

C'est ainsi que l'étude de la couleur actuelle, notamment quand il s'agit de surfaces peintes, ne peut nous fournir qu'un instantané, qui nous apprend très peu de chose sur la culture héritée, par conséquent, sur le patrimoine bâti.

Pour comprendre la dynamique culturelle, il faut identifier le départ du processus : le moment de l'édification du bâtiment, avec les règles qui ont présidé à sa composition originelle, ensuite les phases successives de transformation qui s'inscrivent dans des processus d'évolution des tendances esthétiques et des pratiques constructives de la société.

À l'échelle des paysages culturels urbains, si on veut considérer la couleur d'autres éléments construits que les édifices, il faut regarder les parements des sols dans le domaine public, le pavage des rues, les trottoirs. Traditionnellement, les rues du Vieux-Québec étaient faites de pavés bleus.

N'y aurait-il pas lieu de contrôler les délires récents de nos urbanistes décorateurs qui ont commencé à paver les trottoirs des quartiers anciens en briques artificielles roses et orangées comme les entrées de garage des parvenus de banlieue ou à y tracer des graffitis insignifiants sous la forme d'incrustations de granit?⁴

Variables à conserver :

- Date de construction du bâtiment

C'est probablement la variable la plus importante. La question est toutefois beaucoup plus complexe qu'elle ne paraît. Il n'y a pas que le moment de la construction de l'édifice qui compte — sa position absolue dans le temps — mais sa position relative dans les processus typologiques parallèles qui se sont déroulés dans le milieu depuis la première édification du tissu urbain dans lequel l'édifice s'inscrit.

- Matériau de parement de la toiture
- Matériau de parement des murs

Il est cependant nécessaire de distinguer les concepts de matière et de matériau. La notion de matériau implique non seulement la matière, mais une forme et une dimension qui rend cette matière utilisable sous la forme d'éléments d'un système constructif. Par exemple, la *terra cotta* est une matière, les blocs de maçonnerie et les tuiles de toitures en *terra cotta* sont des matériaux.

Variables à considérer :

- Les attributs de la couleur : pureté, saturation, degré de clarté, etc.

Il faut toutefois garder à l'esprit que dans l'établissement d'une grammaire formelle, ce n'est pas tellement le vocabulaire qui importe : ici, la gamme des teintes utilisées, mais la formulation des règles de syntaxe⁵, par conséquent :

- Les relations couleur-support : matières et matériaux
- les relations des couleurs entre elles : types de contrastes colorés utilisés dans les compositions
- La superficie de la surface colorée

⁴ On se souviendra également de la surface d'asphalte peinte avec des motifs « costume d'Harlequin » devant la statue de Champlain et le château Frontenac.

⁵ Les règles sur lesquelles on peut fonder des décisions dans le cadre du processus de design.

Cette variable est indispensable pour considérer les contrastes de quantité. D'autre part, si on se place à l'échelle des paysages urbains, il va de soi qu'un éventuel contrôle devrait d'abord s'exercer sur la couleur des parements de murs et de toitures.

Si on devait énoncer la loi la plus universelle en ce qui concerne la couleur des artefacts, je crois que ce serait une loi qui s'applique aussi aux objets naturels : plus la surface est grande, plus sa teinte doit être neutre ou rabattue. Toutes les couleurs de camouflage — le vert olive, le rouge sang de boeuf et l'ocre — sont des couleurs tertiaires.

- Les relations entre les couleurs et les éléments architecturaux :

Il s'agit de définir les règles de syntaxe qui gouvernent culturellement les relations entre, par exemple, la couleur de la toiture et la couleur des murs. Ainsi, à l'île d'Orléans, la toiture est normalement plus sombre que les murs de la maison. À Rome, la culture du bâti interdit les contrastes clair-obscur violents entre les parements des murs et les cadrages de fenêtres, contrairement à la Vénétie, où les encadrements des ouvertures doivent être blancs ou de couleur très pâle même dans les cas où les parements sont relativement foncés.

Pour cette raison, je crois que la recherche ne peut pas porter sur les seules toitures, parce que les règles qui gèrent la coloration des toitures devront nécessairement référer à la couleur des revêtements des murs de l'édifice.

- Les relations entre les couleurs et les codes stylistiques :

Cette seule catégorie de relations est déjà très complexe. Les courants esthétiques en architecture sont associés à l'adoption de codes inscrits dans des systèmes dogmatiques. Ainsi, l'esthétique du mouvement moderne repose sur l'usage privilégié de formes pures et du blanc ainsi que des couleurs pures. Il se manifeste aussi par une préférence pour les matériaux industrialisés, les matières de synthèse et les teintes chimiques, voulant signifier le progrès. Le postmoderne se caractérise au contraire par l'emploi de teintes lavées.

Ici encore, il n'est pas nécessaire de passer par des analyses sémiotiques ni même de comprendre les idéologies qui sous-tendent ces mouvements pour définir les règles caractéristiques de ces esthétiques particulières.

L'établissement d'un ensemble de critères

En ce qui concerne les résultats attendus, je préférerais qu'on parle de règles plutôt que de critères. En effet, il s'agit de définir des règles syntaxiques plutôt que

des normes, une grammaire plutôt qu'une palette⁶. La palette, qui est un ensemble de phénotypes, pour reprendre le vocabulaire de Bill Hillier, devrait être considérée comme l'ensemble des données utilisées dans le cadre de la recherche pour identifier les phénotypes — puisqu'il s'agit d'explicitier le code culturel — qui permet de composer facilement — dans le cadre d'un processus de design conscient — un nombre quasi infini de compositions de couleurs qui s'incrivent dans des pratiques culturelles historiquement gouvernées — au niveau de la conscience spontanée — par des habitus.

J'ajoute que pour les fins d'une recherche qui se préoccupe de gestion du patrimoine architectural, il faut penser à définir des règles particulières distinctes pour chaque type ou famille de types d'édifices présents dans le centre historique ou le quartier qui fait l'objet d'un contrôle. Dans le cas présent, l'appartenance à un courant esthétique est une des variables à considérer pour élaborer la typologie⁷.

La formulation d'un ensemble de prescriptions générales pour tous les édifices d'un quartier ne constituerait pas un résultat de recherche acceptable, à moins que le quartier ne soit constitué que d'unités de bâti d'un seul type, construites dans une même période, ce qui n'est jamais le cas des tissus anciens.

© PL/12.98

Pierre Larochelle
380, Grande Allée Ouest, app. 1207
Québec G1S 4M1
Téléphone : 418 682 3218
Courriel : pierre.larochelle@gmail.com

⁶ C'est un fait que les instances qui ont cherché à se doter d'outils pour le contrôle de la couleur dans les centres historiques opèrent généralement — comme dans l'industrie des cosmétiques — avec des « palettes » de couleur. Cela résulte du caractère encore primitif des méthodes de recherche sur les milieux bâtis.

⁷ Je crois utile d'insister sur le fait qu'on peut faire autant de classifications typologiques d'un groupe d'édifices qu'on veut. Le choix des attributs — et le niveau de « typicité » — qu'on choisit de retenir pour effectuer la classification dépend strictement des objectifs de la recherche.